



ENTRE LES LIGNES DU TEMPS

Récits de mémoire et de transmission

Association HERBE
2026

Genèse du recueil

Ce recueil est né dans un temps suspendu. Celui d'une résidence d'écriture, portée par l'association HERBE, où dix participantes se sont retrouvées pour écrire, partager et se dire autrement. Pendant plusieurs jours, nous avons pris le temps.

Le temps de la nuit,
le temps du souvenir,
le temps de la parole qui hésite puis s'affirme.

Chacune a écrit une nouvelle, à partir de son vécu, de son imaginaire, de sa mémoire ou de ses silences.

Il témoigne de ce que la lecture et l'écriture peuvent permettre lorsqu'elles sont partagées :

Créer du lien ;

Rompre l'isolement ;

Redonner confiance ;

Faire émerger des voix singulières.

Roura, le 24 novembre 2025.



Les illustrations présentes dans cet ouvrage ont été générées à l'aide d'outils d'intelligence artificielle.

Elles ont été conçues dans une démarche artistique visant à accompagner les récits proposés dans ce recueil.

Ces images ne représentent aucune personne réelle. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite.

Projet porté par l'Association HERBE

Ce recueil a été conçu, coordonné, mis en forme, imprimé et diffusé par l'Association HERBE dans le cadre de ses actions culturelles et sociales.

© Association HERBE – [2026]

Tous droits réservés.



Sommaire

Juliette MICHEL

Une femme qui s'est perdue Il y a vingt ans 8

Annyck WATTELE

Passeuse de mots 12

Renée BACÉ

Le jour où j'ai grandi 15

Marie-Louise FURCY

De belles années 23

Rose-Aimée RUVET

An 2051 29

Marlène DE ROCHAMBEAU

La nuit où elle choisit : du bal NANA au vidé du matin 34

Claudine MANDÉ

Ma douce cabane de vacances 44

Johanne PETIT CELIN

Désert intérieur 50

Marie-Noëlle ÉPAILLY

Cayenne, Paris, Dakar Déracinement 52

Edmonde SANON

"Confidence" 64

Nélia Polius

Retour dans mon enfance 68

Colette GEORGES

Récit anecdotique de mon enfance Englê do boulé... ! 78

Marlène LUPON

Rot bô crick 86

Marie-Noëlle Épailly

Adieu Tilo 92

Chantal SMITH

« Au cœur du temps : Une vie de battante commencée en 1933 » 96

Nicole DORVILLE

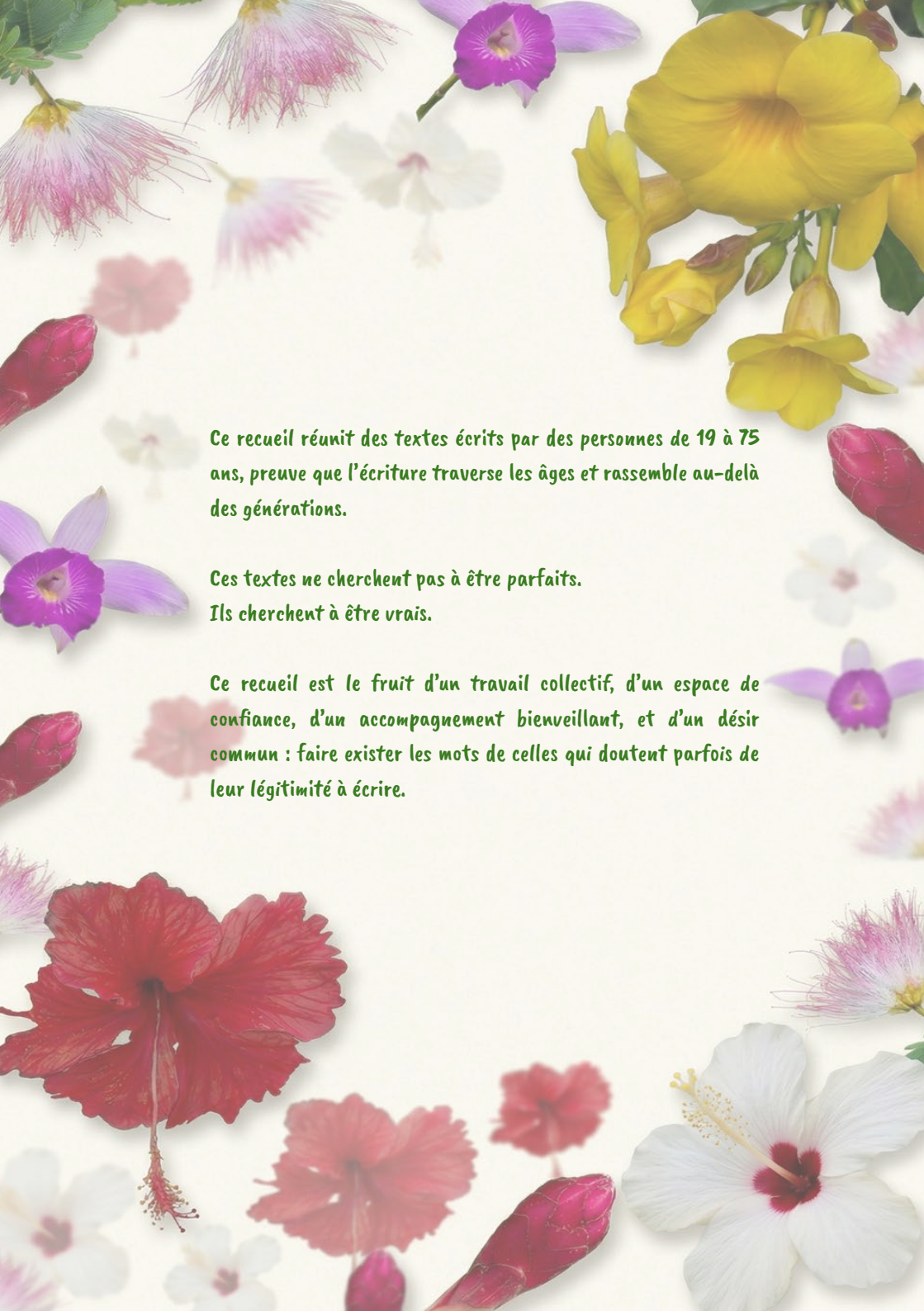
Hommage à ma mère..... 116

Johanne PETIT CELIN

Une nature en vigueur 122

Remerciements 127

Dédicaces 129



Ce recueil réunit des textes écrits par des personnes de 19 à 75 ans, preuve que l'écriture traverse les âges et rassemble au-delà des générations.

Ces textes ne cherchent pas à être parfaits.
Ils cherchent à être vrais.

Ce recueil est le fruit d'un travail collectif, d'un espace de confiance, d'un accompagnement bienveillant, et d'un désir commun : faire exister les mots de celles qui doutent parfois de leur légitimité à écrire.



ENTRE LES LIGNES DU TEMPS

Récits de mémoire et de transmission

Association HERBE
2026

Une femme qui s'est perdue Il y a vingt ans



Elle avait toute la vie devant elle,
Elle est née dans une petite famille de cinq enfants.
Son père l'aimait profondément.
Sa mère, en revanche, n'a jamais vraiment su s'occuper d'elle, comme
il aurait fallu.

Il y a une chose que je n'avais pas comprise elle voulait avoir une fille !
Mais quand elle est née, tout a changé.
Elle n'avait jamais le temps pour elle.

Heureusement, son père était là,
Toujours là.
Il se levait chaque jour à quatre heures du matin pour aller travailler
dans les champs et s'occuper des animaux.

A onze heures, il rentrait pour préparer le déjeuner. Entre lui et
Juliette, il y avait un lien fort, une connexion unique.

Il faisait tout : la lessive, le repassage, la maison. Chaque samedi matin, ils allaient ensemble au marché.

Il lui apprenait les gestes du quotidien, comme s'il voulait la préparer au jour ou il ne serait plus là.

Cela la rassurait. Cela lui permettait de comprendre la vie.

Pour elle, son père était un génie.

Quand il est décédé, il y a quelques années, tout a basculé.

Juliette a dû arrêter ses études. Sa vie n'a plus jamais été la même.

Elle a perdu l'espoir de devenir quelqu'un d'important.

Elle savait qu'elle avait des capacités, qu'elle pouvait faire beaucoup de choses, mais tout lui semblait désormais impossible.

Elle a perdu l'espoir de devenir une femme indépendante, forte, respectée, formée, surtout dans le domaine de l'éducation. C'était un moment de profond désespoir. Tous ses projets se sont effondrés.

Et pourtant...

Cette femme dont je vous parle est toujours là, tout au fond d'elle.

La vie l'a bousculée encore et encore. Elle a été trahie, rejetée, abandonnée, méprisée. Mais à chaque chute, elle s'est relevée. Dieu ne l'a jamais abandonnée.

Aujourd'hui, elle parle avec une voix forte pour dire non.

Non à la résignation.

Oui à la valeur.

Oui à la lumière.

Elle peut et elle va continuer à être une femme de valeur, pleine de capacités, capable de briller encore et encore...



Juliette MICHEL

Passeuse de mots

Je suis danseuse de mots, passeuse de verbes.
Je suis...entre la douleur, la peur, le bonheur, l'espoir...
Je chante les mots !
S'il suffisait de lire, s'il suffisait d'écrire...
Je ne sais plus qui je suis,
Je suis l'histoire...
Si j'écris ce qui aurait pu être,
Ce qui ne sera plus,
Où ce qui peut être ne sera...

Je traverse le papier
Comme une traversée du désert,
Me nourris de mots
Comme on se nourrit de la chaire... (tribune élevée)
Je deviens... Sang d'encre
Je deviens...une autre moi
Je deviens...passe murailles
Au cœur des entrailles.
Je suis allée au bout de ma passion !
Mais celle-ci a-t-elle une fin ?
Tant qu'il y a des pages,
On écrit pour le partage,
Pour le langage que l'on inscrit dans la marge

Pour ce chant incessant en forme de mots
Frémissant au bout de ma plume
Faisant pleuvoir les lettres qui se consomment.
L'encre couleur sépia fait frissonner les voyelles
Roulant sur les lignes de la vie.

OUI ! Je sais, les lettres, les pages, les mots
Ne sont qu'éphémères...

Si un jour je deviens page vide,
Je me ferai tatouer à l'encre sympathique
Les mots magiques
De cette simple réplique

« La poésie, je la porte au fond de moi, c'est ma musique »



Je suis DANSEUSE
Je suis de mots,
Je suis PASSEUSE
Je suis de verbes..

Je chante les mots! Je chante
douleur, peur, bonheur, les **MOTS!**
espoir....

Sil suffisait de lire,
Sil suffisait **JE SUIS**
d'écrire... **L'HISTOIRE**

Si J'étais ce qui
AURAIT PU ÊTRE,
Ce qui **NE SERA PLUS,**
Où ce qui peut **ÊTRE**
ne sera...



Annyck WATTELE

Le jour où j'ai grandi

J'ai 12 ans, avec ma mère, mon frère et une sœur adoptive ramenée à la maison à 8 jours de naissance, Sa mère malade ne peut la prendre en charge et maman devra s'en occuper.

Nous habitons un rez-de-chaussée et Il y avait dans cette maison un étage donc un escalier avec une rampe

Dans cette propriété où nous vivons, il y a d'autres enfants, nous avons environ le même âge et la rampe de cet escalier nous permet de faire des glissades de haut en bas.

Dans le quartier, le nombre de garçons est supérieur au nombre de filles. Les jours de vacances sont surtout dédiés au football en cours d'après-midi.

Nous allons tous dans les écoles environnantes, école des Sœurs Samuel CHAMBAUD communément dénommée « Ti-Collège » et une école des filles.

En dehors du football au cours duquel je fais souvent le nombre complémentaire, lors des grandes vacances nous organisons une dînette ou un baptême de poupée. Pour l'organisation de cette manifestation tous les enfants du quartier participent :

- Quel jour ?
- Quel repas ?

Les avis sont partagés mais nous arrivons toujours à nous mettre d'accord.

- Entrée : salade soda
- Plat poisson : grillé couac
- Dessert : sorbet coco et gâteau

Avec quel argent ?

Nous mettons à contribution les parents pour lesquels nous ferons des jobs. En général, c'est le nettoyage de la cour. Les garçons sont volontaires pour ce travail et ils sont payés, quelques filles participent. Salade soda, Il y a dans la cour chez les uns et les autres. Quant aux poissons, c'est une autre affaire. Parmi les parents, Manzè Titine vend du poisson au marché, s'il lui reste des invendus, nous en aurons et des œufs de poisson également.

Maman qui a du couac dans la bombe, elle en achète au marché, elle accepte.

Les autres filles verront avec leur parent, pour le sorbet si les garçons ramènent des cocos secs.

Marie-Claire doit voir avec sa mère pour faire le gâteau.

Dans 15 jours tout doit être prêt.

Cependant, maman m'a interdit les glissades sur la rampe de l'escalier, ce n'est pas un jeu pour les filles dit-elle mais en son absence, je m'en donne à cœur joie et elle ne le sait pas.

Un matin, seule à la maison, maman partie au travail, je vois du sang dans ma culotte.

Qu'est-ce que c'est ?

La veille, il y avait un concours sur la rampe de ce maudit escalier. Et bien sûr, j'étais de la partie, voilà le résultat.

Que dois-je faire ? J'ai peur.

En premier lieu, prendre une douche, bien se laver afin d'arrêter ce sang.

Évitez de s'asseoir.

Ne rien dire à maman pour ne pas se faire taper.

Durant l'après-midi, maman fatiguée se repose et ne voit rien.



Le soir ne pas s'asseoir donc « je n'ai pas faim ».

Aller très tôt au lit, le sang est toujours là.

Durant la nuit, comme à l'accoutumée, maman me réveille pour « faire pipi » et ma chemise de nuit est toute tachée.

Question de maman :

Mo pitit kissa ki rivéou ? Y gen di san endan ou chimiz dronmi.

En larmes, « Je ne sais pas maman », avant-hier nous avons grimpé sur la rampe de l'escalier et ce matin j'ai vu du sang dans ma culotte, Je ne t'ai rien dit parce que j'ai désobéi. Tu m'avais déjà dit de ne pas faire cela.

Dans le calme, elle m'a appris à mettre une garniture un peu particulière et me dit que demain matin, après l'école il faudra dire à Bonne maman que tu es devenue une grande fille.

Chaque jour après l'école, à 11h30, je devais aller voir si bonne maman avait besoin de courses. Elle n'habitait pas loin de chez nous mais je ne voyais pas l'importance d'aller lui raconter que je suis devenue une grande fille, mais ça, elle voit bien que je me suis plus un bébé. Quand maman me demande si j'ai transmis le message à ma grand-mère, ma réponse est toujours la même, j'ai oublié.

Trois jours après, à la sortie des classes, Bonne maman est à la maison et me reçoit en me demandant pourquoi je ne lui ai jamais fait savoir que j'avais grandi, pas de réponse et elle parle à ma place disant que je suis trop en affaire, raison pour laquelle je ne lui ai rien dit. Dans ma réflexion, ce n'est pas son affaire, de quoi elle se mêle ?

Mademoiselle, dit-elle ! Sachez qu'à partir d'aujourd'hui vous ne devez plus parler avec les garçons. Elle a des échanges avec ma mère puis s'en va.

À partir de ce jour, j'utilise toutes sortes de stratagèmes pour ne pas aller à l'école en même temps que les garçons et ne pas les côtoyer après l'école. Pas de foot dans la rue, « je suis malade », je ne suis pas encore prête pour l'école » et bien d'autres fausses excuses encore.

Plus de dîner avec les autres enfants du quartier, enfin plus de rencontres ou presque plus de rencontres avec les autres enfants du quartier du jour au lendemain.



Chemin faisant, mois après mois, j'ai repensé à quelque chose qui s'était passée à l'école. Un jour, pendant la récréation, les filles

faisaient une ronde, quelque chose est tombée sous la robe d'une camarade de classe la ronde s'est arrêtée bien sûr.

Elle a ramassé « la chose bizarre » tout le monde riait et moi aussi et en passant près de moi en direction des toilettes, elle m'a dit : « ne ris pas ». C'était une camarade de classe pas une amie et nous n'avons pas reparlé de ce qui s'était passé ce jour-là.

Après cet épisode de sang dans ma culotte et de la façon dont ma mère m'a affublé ma garniture ne devait pas tomber. J'ai repensé à la cour de récréation où ma camarade avait perdu quelque chose et j'ai pensé que ce devait être sa serviette hygiénique. C'était le nom à l'époque.

Je suis donc allée lui parler de la situation que je vivais chaque mois et comme elle était un peu plus âgée, qu'est-ce qu'elle en savait. Un peu réticente au début, ce sont les règles que tu dois avoir chaque mois, demande à ta mère.

C'est avec elle, camarade de classe que j'ai eu, ce que j'appelle aujourd'hui à près de 80 ans, mon premier enseignement d'éducation sexuelle.

En cette période très évoluée que nous vivons, je crois qu'une éducation sexuelle adaptée bien menée selon l'âge de nos enfants a toute sa place, à charge pour les parents de savoir en parler.

Je suis arrière-grand-mère et j'en ai parlé à ma petite fille un jour après l'école, elle m'a dit : mamie, tu sais, je suis allée à l'infirmerie car je sentais quelque chose de bizarre dans mon ventre.

J'avais l'impression que peut-être c'étaient mes règles. Avec l'infirmière, nous avons contrôlé.

Je n'étais pas encore salie et elle m'a donné ce qu'il fallait pour me garnir.

Merci mamie. Nous avons parlé des échanges avec les garçons et j'ai laissé le reste pour sa mère.



Renée BACÉ

De belles années

Nous sommes à la fin des années 1960 dans une petite commune du sud de la Martinique.

Une petite fille toute menue appelée Marie, rentrait en section enfantine dans une petite école des filles à la campagne. Elle adorait l'école, travaillait bien mais alors, elle était très dissipée.

Bien que depuis des années la mixité existait, elle n'était pas arrivée dans cette école rurale car dans cet établissement, il n'y avait que des personnes du genre féminin.



A l'époque, la directrice remettait des « satisfecit » aux meilleures élèves dans la cour et les félicitait.

Alors que la directrice appelait Marie pour lui remettre sa récompense, quelle fut sa surprise de voir qu'elle lui demanda de se mettre à genoux et déchira les « satisfecit » sur la tête en lui disant : « A cause de ton comportement tu ne peux pas être récompensée ».

En rentrant à la maison après 2,5 kilomètres de marche, Marie dit à sa maman : « La directrice ne m'a pas donné de récompense mais je l'ai méritée »

Marie n'était pas déstabilisée pour autant et continua à travailler tout aussi bien.

En classe de CM2, en 1970, on sélectionne deux élèves par commune pour un séjour en colonie dans le sud de la France. Son école devait proposer une fille, si possible, la meilleure élève de la classe.

Marie et Betty avaient les meilleurs résultats mais Betty sa mère était métropolitaine et son père était le directeur de l'école de garçons.

La maîtresse et la directrice décidèrent d'en parler aux parents de Marie.

La mère a répondu : « C'est très bien, merci, mais nous n'avons pas d'argent »

La maîtresse lui expliqua alors qu'elle n'aurait rien à payer et lui présenta le trousseau que Marie devait avoir.

La maman leur expliqua que même pour ça ils n'avaient pas les moyens en ajoutant : " autre que Marie, nous avons trois enfants au collège et cinq plus jeunes."

La maîtresse lui dit : « Ne vous inquiétez pas si vous acceptez, nous allons nous occuper du trousseau ».

Après un bon mois de colonie, Marie continua sa scolarité grâce à la bourse de quatre parts (le maximum à l'époque) qui lui avait été attribuée. Après le collègue Jacques Roumain de Rivière -Pilote, elle arrive à ce fameux lycée de jeunes filles de Fort de France.

Elle décrocha un bac scientifique et dit à sa maman qu'elle souhaitait faire des études. Sa mère répondit : « ce sera difficile, va faire infirmière ou institutrice ». Marie répondit : « J'ai fait une demande de bourse pour des études de sciences en Guadeloupe si ça ne marche pas, je ferai autre chose »

La bourse accordée, Marie préparait son départ, quand en cachette sa mère lui remit une paire de créole en or, offerte sans doute par l'un de ceux qui travaillaient en lui demandant de ne rien dire à personne.

Quatre mois après son arrivée en Guadeloupe, la maman de Marie meurt alors qu'elle venait de fêter ses cinquante ans.

Marie poursuit son chemin en croyant en sa bonne étoile. Elle part à Toulouse pour son deuxième cycle et la préparation de son CAPES.

Marie rata son CAPES et n'avait plus de bourse, elle postula à un poste d'enseignant à l'académie des Antilles et de la Guyane et voilà qu'elle était nommée en Guyane au collège de Sinnamary.

Son papa qui ne parlait pas beaucoup et observait tout lui dit tout bas : « Mwen pa ka pansé ki ou ké viré Matinik.

Marie s'installa en Guyane avec toutes les difficultés de l'époque, repassa le CAPES et, admissible, elle fut convoquée au lycée Claude Bernard à Paris XVIème pour les épreuves orales

CAPES en poche, avant de revenir chez elle en Guyane, elle passa en Seine Saint Denis faire un petit coucou à sa marraine qui la félicita pour son concours et lui dit :

« Quand tu étais petite, tu mettais les chaussures à talons de ta maman et tu disais que quand tu serais grande, tu serais maîtresse et te voilà professeure certifiée »

Deux ans plus tard, alors qu'elle corrigeait les copies de ses élèves, sa fille de six ans s'approcha d'elle et lui dit :

« Quand je serai grande je serai maîtresse comme Carole (sa maîtresse de CP) pour apprendre à lire aux enfants.

Cette fille est à ce jour professeure certifiée de français.





Marie-Louise FURCY

An 2051

Le soleil s'est couché depuis une petite heure et dans le jardin, les derniers oiseaux se disent bonsoir. Elle lève les yeux vers le ciel, il n'est plus celui qu'elle a connu dans son enfance, il y a si longtemps déjà !

Elle sourit car cette année, Elle fêtera son centième anniversaire, le ciel est encore plus beau, les étoiles se sont rapprochées de cette belle terre qui l'a si gentiment accueillie.

Chaque soir, elle les contemple et remercie le temps de lui avoir accordé cette joie. Elle qui a traversé tant de tracas, jamais trop difficiles, mais tout de même ennuyeux.



Aujourd'hui, elle va et vient, bien campée sur ses jambes, sans aide, elle voit et entend très bien, quand elle veut bien sûre ! De temps en temps, elle se barricade derrière une soi-disant mauvaise ouïe.

Ça c'est quand les gens qu'elle n'apprécie pas lui posent des questions qui ne lui plaisent pas, et elle rit de leur agacement.

Elle vit, et ça lui fait plaisir, elle ne s'ennuie jamais le passé, elle s'en fiche, elle a la vie devant elle et ira se coucher avec son sourire content.

Demain je verrai le lever du soleil et je lui dirai tout ce que j'ai vu dans le ciel cette nuit, et quelquefois elle pense : "et si je ne me réveille pas, c'est que je serai devenue une jolie étoile tout là-haut dans le ciel".

Ce matin, elle bougonne un peu ! Coco, sa petite chienne est plutôt malheureuse, pas un regard, pas de câlin, malgré ses coups de langue, Coco pense, je n'ai pas fait pipi sur le tapis, pas ramener de vieil os sous le canapé, alors tristement elle se couche dans son panier le cœur rempli d'inquiétude en espérant tout de même que la joie sera vite rétablie, sans savoir que bientôt elle aussi sera de mauvaise humeur, car son intimité avec sa maîtresse, sa maison sera envahie par cette chose.

En effet, pour son centenaire, les enfants ont décidé de lui offrir cette "CHOSE" gros soupir, Coco lève des yeux interrogateurs vers sa grande amie, qui dans son fauteuil sur la terrasse pense tout haut : pourquoi t'inquiètes-tu, c'est devenu chose courante et même signe de réussite.

Elle qui aimait tant les êtres, tous les êtres, les fleurs, les oiseaux, les animaux ne pouvait se résoudre à partager son espace avec la "CHOSE".

Mais tout au fond d'elle, elle se disait: "tu n'es qu'une tricheuse Depuis bien longtemps déjà tu es équipée de ces appareils connectés et avoues que tu en as profité".

Cette femme qui appréciait l'honnêteté ne pouvait rejeter ce choix de cadeau de ses enfants qui la connaissaient et avaient pris la précaution de lui envoyer comme messenger son arrière petite-fille Noémie qui avec beaucoup de tact et de gentillesse, lui avait annoncé sous la forme d'un secret dévoilé dans le dos des autres ce que la centenaire aimait tout particulièrement c'était de tout savoir, (enfin elle faisait semblant d'y croire) ces garnements sont remplis de "trafics" c'est ainsi qu'elle appelait tout ce qui se faisait sans son avis.



Bien sûr, elle avait conscience d'être largement dépassée depuis l'arrivée de cet internet il y a cinquante ans, qui l'avait obligé à demander de l'aide à son petit-fils (dix ans à l'époque) eh oui ! Il a fallu faire avec.

Mais la « CHOSE », sa petite-fille lui a dit, le regard plein d'innocence, mamie se sera une fille, comment vas tu l'appeler mamie, là.



Elle sourit, et la voilà partie dans ses souvenirs heureux.

Elle s'interroge, le prénom de maman, ou plutôt celui de ??????????

Coco a senti la baisse de tension, elle vient aux nouvelles, elle approche doucement et voilà sa maîtresse retrouvée.

Dis moi Coco comment allons nous l'appeler ??????? Bon allons dans le jardin et interrogeons les étoiles.

Sa bonne humeur est revenue, si les étoiles de la nuit ne répondent pas, nous l'interrogerons à son lever et la vie continue.



Rose-Aimée RUVET

La nuit où elle choisit : du bal NANA au vidé du matin



Du bal NANA au vidé du matin...

Toute l'année, on lui disait de faire doucement.

Ne parle pas trop fort.

Ne marche pas trop tard.

Ne réponds pas.

Fais attention.

Elle avait appris à exister en bordure, à laisser passer les autres, à mesurer ses gestes comme on marche sur un sol fragile.

Mais dès que janvier arrivait, avec ses pluies chaudes et ses parfums de terre noire, quelque chose se réveillait en elle. Une impatience ancienne, presque héréditaire.

Parce qu'elle savait.

Le samedi soir, au dancing NANA, elle deviendrait quelqu'un d'autre.

Sur le lit, le costume était déployé comme une promesse : satin qui capte la lumière, dentelle fine, jupe ample prête à tourner, gants longs jusqu'au coude, cagoule étincelante, masque impénétrable. Un Touloulou complet, digne des grands bals.

Quand elle enfilait la cagoule, le monde changeait de texture. L'air passait à travers le tissu, son souffle devenait intime, secret. Son visage disparaissait. Son histoire aussi.

Dans le miroir, il n'y avait plus une femme ordinaire.

Il y avait une reine anonyme.

Dehors, Cayenne vibrait déjà. Les voitures tournaient, les rires éclataient, les parfums se mélangeaient à l'odeur chaude du bitume encore mouillé par une averse rapide.

Devant NANA, la file ondulait comme un serpent brillant.

À l'intérieur, la musique frappait la poitrine avant même d'atteindre les oreilles. Les lumières découpent les silhouettes et

les robes scintillent. Les plumes tremblent, les perruques exagèrent les gestes.

Les Touloulous régnaient.

Les hommes attendaient.

Assis, debout, accoudés au bar, ils observaient sans oser trop fixer. Ils savaient que ce soir, ils n'étaient pas chasseurs.

Ils étaient en territoire.

Elle marcha lentement, savourant ce pouvoir calme. Elle pouvait choisir ou ne pas choisir. S'approcher ou ignorer. Offrir une danse ou refuser un regard.

Personne ne pouvait l'identifier.

Ni son âge.

Ni sa profession.

Ni sa fatigue.

Ni sa colère.

Ni ses renoncements.

Elle posa sa main gantée sur l'épaule d'un homme.

Il se leva immédiatement.

Interdit de refuser.

Interdit de poser des questions.

Interdit de tenter de deviner.

Sur la piste, elle menait. Elle décidait du tempo, des tours, de la distance. Elle pouvait être légère, autoritaire, joueuse, imprévisible. Lui suivait, attentif, presque humble.

Derrière la cagoule, elle souriait.
Pas un sourire pour séduire.
Un sourire de reconnaissance : je peux.

La nuit passa ainsi, danse après danse, musique après musique, jusqu'à ce que l'air devienne lourd, moite, saturé de fatigue heureuse.

Vers quatre heures du matin, certains commençaient à partir. Mais elle restait. Parce qu'elle savait que la nuit n'était pas finie.



Le vrai moment approchait.

Quand elle sortit du dancing NANA, l'air de l'aube lui caressa le visage à travers la cagoule. Le ciel pâlisait doucement, les rues étaient encore étrangement calmes, comme si la ville retenait son souffle.

Puis, au loin, un grondement.

Un rythme.

Un appel.

Le camion arrivait.

À l'arrière, l'orchestre des Mécènes déjà installé, instruments brillants sous la lumière naissante. Les tambours lançaient les premières pulsations, les cuivres répondaient, les voix s'échauffaient.

Le vidé du dimanche matin commençait.

La musique se faufila dans les rues de Cayenne comme une rivière vivante, frappant aux volets invisibles, réveillant les corps avant les esprits.

Les premières portes s'ouvrirent.

Des silhouettes apparurent aux fenêtres.

Puis dans les rues.

Des adultes encore en tenue de la veille.

Des jeunes en short et t-shirt enfilés à la hâte.

Et surtout des enfants.

Les yeux gonflés de sommeil, les cheveux en bataille, parfois encore en pyjama, ils enfilent des baskets trop vite nouées et courent rejoindre la foule.

Elle se revit petite, tirée du lit par les tambours.

Lèvè ! Lèvè ! Vidé ka vini !



Le sol frais sous les pieds, l'air du matin plein d'odeurs de rosée, de bouillon réchauffé, de parfum et de sueur mêlés.

Et la chanson, toujours la même, lancée comme un ordre joyeux :

« Démaré ! Démaré ! Démaré Vidé a ! »

On sautait, on tournait, on riait sans savoir pourquoi, portés par l'énergie collective.

Les adultes redeviennent enfants. Les inconnus devenaient voisins. La rue devenait maison.

Ce n'était plus une danse.
C'était une libération.

Sous son costume de Touloulou, elle entra dans la foule.

Plus personne ne menait.
Plus personne ne suivait.
Tout le monde avançait ensemble.

Le soleil commençait à colorer les façades, révélant les visages fatigués mais lumineux. Les pieds frappaient l'asphalte au même rythme que les tambours. Les voix devenaient rauques, mais personne ne voulait s'arrêter.

À cet instant, elle comprit que la liberté du Touloulou n'était pas seulement celle de choisir un homme pour une danse.

C'était celle d'être portée par tout un peuple.

Quand la musique s'éloigna enfin, laissant derrière elle une traînée de rires et de poussière, la ville sembla soudain trop calme.

Elle rentra chez elle, les jambes lourdes, le cœur encore battant.

Dans la chambre, elle retira lentement la cagoule.

Son visage réapparut, marqué, fatigué, mais traversé d'une lumière qu'aucun miroir ne pouvait vraiment montrer.

La femme ordinaire revenait.
Mais pas tout à fait la même.

Parce qu'elle savait qu'au moins une fois par an, elle avait existé sans retenue, sans peur, sans permission.

Elle plia soigneusement le costume et le rangea.

Dans quelques mois, la vie reprendrait son rythme. Les règles aussi. Les prudences, les silences, les concessions.

Mais quelque part, dans une boîte, dormait une souveraineté intacte.

Et quand les tambours reviendraient,

quand les Mécènes feraient trembler les rues à l'aube,

quand les enfants sortiraient en pyjama pour courir derrière la musique...

Elle renaîtrait.

Pas pour être vue.

Pas pour être admirée.

Pour se souvenir qu'elle est libre.





Marlène DE ROCHAMBEAU

Ma douce cabane de vacances

A toutes les grandes vacances, je me rendais auprès d'elle. C'était le même rituel chaque année, et j'avais hâte d'y être pour partager des moments de loisirs entre cousines, et tantes à peine plus âgées de quelques mois.

Quand je me retrouvais chez elle, je me sentais rassurée par sa présence, ses conseils et comme j'appréciais sa gentillesse et sa douceur.

J'étais une enfant sage et sa petite fille chouchou. Ensemble, nous faisons parfois des bêtises et pourtant, j'échappais toujours aux réprimandes, aux coups de casseroles et à tout ce qu'elle pouvait trouver sous la main...

Elle avait pour habitude de se réveiller très tôt. Parfois, je me demandais si elle avait dormi, après ces préparations méticuleuses et tardives pour le lendemain.

Au petit matin, elle rassemblait les objets et aliments mis de côtés la veille. Un quart d'heure avant le départ pour l'habitation, notre chère cabane de vacances située à Montjoly lieu-dit Carrière Blanchard à Suzini, elle nous réveillait délicatement.

Voilà que nous nous hâtons pour le trajet, après un brin de toilette à l'eau glacée recueillie du seau au moyen d'une pot de lait de Nestlé en fer blanc.

Nous récupérons les affaires préparées et soigneusement calibrées à la mesure de chacun et pour toute cette queue d'enfants et petits-enfants pour les transporter en chemin.

Le trajet se faisait le plus souvent à pied et parfois à bord d'une camionnette benne non bâchée arrêtée en bord de la route de Baduel, à la héléé de nos mains. Au vu de cette queue visible, seul ce type de véhicule nous proposait un passage.

Nous nous précipitions dès lors vers l'arrière du véhicule pour nous installer bien au fond, adossés.

Pendant ce joyeux trajet, je contemplais les arbres des quelques maisons qui défilaient et me laissais bercer par cette fraîche brise du matin et par ce vent provoqué par l'allure du véhicule, qui nous sortait de notre semi-endormissement.



Déposée au Carrefour de Suzini, près de la petite chapelle où trône encore la vierge Marie, nous voici arrivés à notre point de repère pour s'engager à pied vers la maison de campagne, ma petite cabane à moi.

A la descente du véhicule, une dizaine de minutes de marche nous attendait et me paraissait interminables, par l'empressement à déposer ce chargement, et à s'évader, enfin, après que grand-mère Atis, s'était

arrêtée tout au long du chemin pour saluer et honorer chaque propriétaire, des abattis alignés les uns, les autres, et dépourvus de barrière.

Cousins, cousines et tantes les saluions à notre tour d'un bonjour généreux toujours payant en fruits que nous étions autorisés à ramasser au sol.

Nous voilà enfin arrivés devant ma cabane de vacances. Fabriquée de planches de bois et de tôles usagées que grand-père remplaçait chaque année.

A l'intérieur, à l'avant, un espace était réservé à la restauration des ouvriers qui y déjeunaient. Deux autres pièces étaient équipées de trois lits Picot et d'un placard pour ranger nos habits de vacances.

Quel réel plaisir de tapisser les parois en bois avec du papier de tous journaux récupérés et de les coller avec une mixture composée de farine et d'eau !

A l'arrière de notre maison de campagne, grand-père Arnold avait son abattis où il s'occupait à cultiver des légumes : ignames, dachines, patates douces... que nous ramenions en ville après la récolte.

Nos charges de transport, à peine déposées, nous autres les petits avions la permission de s'éloigner aux alentours pour laisser les plus grands porter main forte à grand-mère Atis à l'installation et à la préparation des mets des repas à la vente.

Ces mets généreux et délicieux étaient toujours composés de poissons frits, de petits acoupas et du gros pain acheté à la boulangerie Albert

lors de notre passage en quittant la maison familiale de la Rénovation Urbaine.

La consigne était d'être de retour avant 13 heures, heure du dernier service : celui du déjeuner de la famille car à 16 heures piles, nous devions quitter la maison de campagne.



Engagés sur le chemin de vadrouille arboré et sans issue où aucun véhicule ne pouvait circuler, nous profitions avec une joie immense de cette liberté, à la recherche d'autres fruits à nous goinfrer : jaune d'œufs, caïmites, loussets, maripas et awaras.

Nos jeux à nous s'orientaient plutôt à la cueillette de ces bons fruits de saison et à la visite de Monsieur KOMPER, nom qu'utilisaient nos grands-parents pour désigner l'occupant de ce dernier abattis du chemin de vadrouille. S'appelait-il réellement KOMPER ? Nous ne nous étions jamais posé la question.

Cette visite était elle aussi intéressée par l'observation de la fabrication à l'ancienne du jus de canne, et bien sûr la petite tasse de ce breuvage frais qui nous était offerte.

Les ouvriers de la carrière avaient eux travaillé toute la journée à l'aide d'un marteau piqueur pour percer la roche, y poser des dynamites et extraire des blocs.

Une alarme assourdissante était actionnée pour prévenir tous les abattis de l'évacuation des lieux, avant l'explosion.

Ces blocs de roche étaient traités dès le lendemain matin pour la transformation en gravillons.

A notre retour à la cabane pour 13 heures, grand-mère et grand-père constataient que nous étions sales comme des cochons et nous ordonnaient d'aller nous laver avant notre départ pour Cayenne. Les aînés préparaient les seaux d'eau sortis du puit.

Le bain fini, nous étions prêts pour le retour vers la maison familiale, à la halée de la main.

Aujourd'hui, je ne reconnais plus les lieux où se trouvaient ma cabane de campagne de tôles et de bois.

La carrière s'est transformée en habitation de résidence, le chemin de nos escapades de vacances permet maintenant un détour pour se rendre aux Âmes Claires à Montjoly, et une route de délestage pour les automobilistes qui veulent échapper à l'embouteillage.

A chaque passage au volant, je me prends à me remémorer ces bons souvenirs d'enfance et de vacances familiales, à la recherche d'un indice ou moindre élément à détecter pour retrouver l'emplacement de ma douce cabane.

Claudine MANDÉ

Désert intérieur



Saisi par l'attrance et irréductible dans son vrai sens nous donne une apparence inoubliable sur le passé.

Mémorable et dédié dans le sens d'une valeur significative relate la négligence aux yeux qui ont portés des regards négatifs dans l'ensemble.

Sans abri, il est possible de parler de la dénudation.

Et d'autre part, puisque partout c'est déserté et inhabité le bonheur et l'envie de vivre ne trouvent pas leur place.

En l'occurrence, l'apparition des lieux se trouve dans une atmosphère nonchalante.

En guise d'ignorance, d'insouciance, elle est censée, inoccupée, et trouve son bonheur ailleurs.

A l'opposé de tous ces faits, sous des regards maîtrisés avec beaucoup de tendresse l'envie de renaître prend le dessus.

L'intérieur et l'extérieur donnent concert en raison d'une interaction et compte tenu des tendances de l'environnement, celles-ci réclament un rétablissement dont on n'est pas en mesure d'imaginer d'où viennent les causes.

Pour dire qu'on est sans abri cela se lit dans nos yeux faisant l'objet d'une tristesse envahit par un manque d'attention et d'observation par là selon les défis relevés il se peut qu'il y ait une concordance de temps accompagnée d'une soumission basée sur une moralité stable à cet effet le vouloir et le non vouloir prennent une autre forme selon les comportements adoptés.

Au final, disons que faire preuve d'appartenance requiert d'une considération particulière.

Johanne PETIT CELIN

Cayenne, Paris, Dakar Déracinement



Il a eu le choix. Accepter le poste à la Sécurité Sociale de Guyane, suite à un concours réussi comme l'un de ses camarades et ami d'enfance, ou bien, s'engager dans l'armée de terre française.

Nous sommes dans les années 1954-55, environ, les souvenirs de la guerre de 39 -45 sont encore bien présents, les départs des fils, les angoisses, la pénurie, l'avenir incertain...

Pourquoi partir vers l'inconnu, les conflits nés de la guerre d'Indochine, les avaient-ils intégrés, compris.

Était-il concerné ?

La colonisation française, la domination.

Mais aussi la résistance des Vietnamiens

Acte réfléchi ou acte sous influence

Quitter sa terre natale, la Guyane, sa famille, sa grand-mère bien-aimée, Zouzoune, refuge pour le petit garçon qu'il a été.

Pourquoi ? Désir de grandir, d'évoluer dans un pays fantasmé, « la France, mère patrie », espoir d'une vie meilleure, changer son destin, aller dans un ailleurs...

Il s'est engagé. Il a endossé son uniforme kaki sans plis, enfilé ses chaussures noires en cuir, mis son képi sur ses cheveux gominés et embarqué dans le bateau, derrière d'autres, qui deviendront ses camarades de régiment. Ils sont partis, fiers, sans regret. Mais peut-être ont-ils malgré tout versé quelques larmes, qui sait ?

Et ceux qui sont restés sur les quais, yeux larmoyants, abattus et angoissés à l'idée de ne plus jamais les revoir. Comment ont-ils vécu ces départs, ces abandons ?

Partir à l'âge de 22 ans, avec un statut de militaire de l'armée de terre française, pour rejoindre des soldats en guerre dans un pays inconnu, qu'est-ce que cela signifie :

Aventure.

Mésaventure.

Accident de parcours.

Savait-t-il qu'il resterait militaire toute sa vie, que ce képi et les galons qui viendraient après, le façonnerait, le transformerait, que la mémoire de ses 20 ans passés au pays, ne le protégerait pas de la violence du monde, de l'adversité, de l'hypocrisie, du racisme, des horreurs et atrocités de la guerre.

Pour autant, il a su se protéger des armes, du sang, de la culpabilité des soldats armés.

Il a travaillé dur, il est devenu infirmier. Oh miracle ! La folie de la guerre d'Indochine ne l'a pas atteint comme certains de ses camarades, partis le matin, rentrés estropiés le soir ou carrément refroidis et raides.

Guerre.

Horreur.

Haine.

Atrocités.

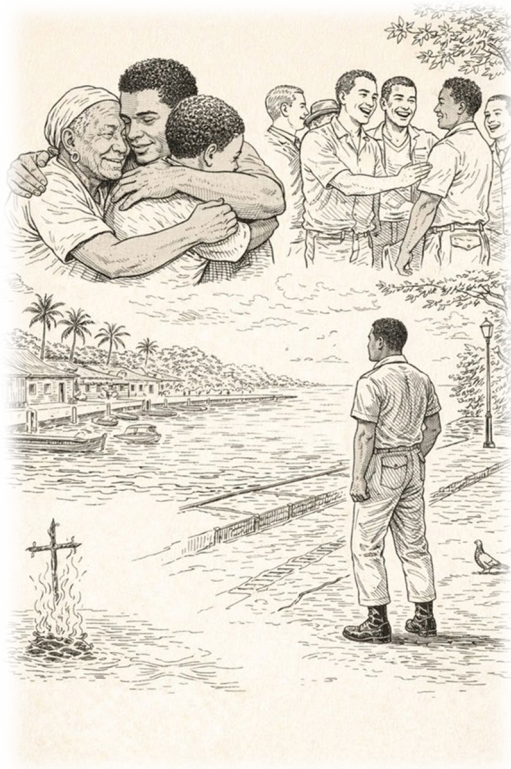
Mort.

**“Si l’Humanité ne met pas fin à la Guerre,
la Guerre mettra fin à l’Humanité.”
John Fitzgerald Kennedy**

Le soldat a sillonné Saïgon, a connu quelques belles femmes au teint diaphane, douceur volée. Il est devenu un grand fumeur de gauloises.

L'Homme a tenu. Comment ? Avec quelles séquelles invisibles pour son entourage, mais bien là dans son corps, et son esprit.

Le Guyanais est revenu, a pu embrasser sa mère, ses frères, enlacer sa grand-mère chérie, retrouver avec une joie certaine ses copains, ses amis d'enfance. Il s'est promené sur le Vieux-Port, a flâné sur la place des amandiers, les yeux perdus sur l'Atlantique. Il a perdu sa naïveté. C'est un homme maintenant, imprégné d'une autre vérité, il ne croit plus en Dieu, le Tout-puissant.



Il est vivant, militaire, rebelle, mais militaire quand même.
Il s'en est sorti. L'amour est venu cogner son cœur fragilisé.

Il l'a épousée celle qui habitait ses nuits, son amour, sa douce et belle, sa beauté lumineuse. Mariage d'amour, mariage contesté, mariage quand même.

Il est parti devant comme il disait, voir les conditions d'installation à Paris, la plus belle ville du monde dit-on. Son amour l'a rejoint. Elle aussi est partie définitivement. L'exil a fait partie de sa vie.

Ils iront de découvertes en découvertes, d'étonnements en étonnements. Il faut s'adapter, nouveau lieu, nouvelle culture, nouveau quartier, nouvelle population.

Émerveillement, bouleversement, péripéties...

À Paris, pas encore beaucoup de noirs à cette époque, le racisme ne les a pas percutés comme celui d'aujourd'hui. Le regard sur eux n'était pas encore malveillant.

Le premier enfant naît à Paris Xe. Bel accouchement, le gynécologue accueille même la maman chez lui, pour terminer le nombre de jours de surveillance.

Ils s'accoutument à leur nouvelle vie au fur et à mesure du temps qui s'écoule. Toutefois, la Guyane fait partie d'eux, ils parlent créole, cuisinent créole, gardent les liens à tout prix avec la famille restée là-bas.

Les 45 tours de musique, créole et caribéenne, Biguine, Mazurka, Meringué, ont bercé les enfants.

Les parents fréquentent des clubs antillo- guyanais : sorties, soirées dansantes, repas bien épicés comme chez eux là-bas... Moments de joie intenses, vrais.

Les grand-mères ont offert à leurs petites filles, chaînes et boucles d'oreilles en or de Guyane, histoire de ne pas oublier leurs origines.

Après chaque retour de congé bonifié, ils remplissent de bon « Kwak » jaune et croquant, leurs grosses boîtes de Fer blanc ; les jours de haricots rouges au lard fondant et à la queue de cochon, sans oublier, le petit bâton de cannelle étaient des jours fabuleux.

Ces repas au goût d'exil, les transportaient à Cayenne l'espace d'un instant, que du bonheur !

Après Paris, de nouvelles affectations vont se succéder. D'autres naissances, Sénégal, Saint-Mandé.

Les déménagements, les séparations, les cantines à remplir, les larmes à ravalier, seront leur lot, toute leur vie. Puis, au bout d'une douzaine d'années, décision d'avoir un pied-à-terre, à Marseille, ancrage.

Sa compagne de toujours lui a dit un jour, n'avoir eu aucun regret. Elle a eu une belle vie, une autre vie que celle qu'elle aurait eu en Guyane.

Elle a voyagé, connu plusieurs pays et découvert de belles régions. Elle a changé sa vision du monde, elle a grandi. Elle le remerciait de l'avoir convaincue de partir.

Elle n'a pas eu à s'inquiéter du lendemain. Et enfin elle a donné la vie à quatre enfants qu'elle aime de tout son cœur.

Paris, Dakar, Madagascar, Paris, Dakar, Marseille, Tahiti, Dakar, Marseille, Madagascar...

Ces séjours de deux ou trois ans étaient parfois entrecoupés de retour en Guyane, séjour de courte durée, retour aux sources, famille, amis, plages, cuisine.

Le bouillon d'awara a sûrement eu son pouvoir mythique sur toute la famille-, plongeant dans leur culture.

Exil de Françoise James Ousénie
je reviendrai un jour
Ici le temps est lourd

Je vivrai sous ton soleil brillant. Ici le vent glace mon sang
Je retrouverai ta douce chaleur Ici, j'ai froid à toutes les heures
Merveilleux pays, pays d'être heureux.

Malgré tout, les années passent, la fracture se fait plus lancinante. La famille est imprégnée de tous ces lieux qu'elle habite, de toutes ces cultures qui percutent les uns et les autres.

Ils sont perçus par ceux qui sont restés, comme des gens d'ailleurs.

Ils ne fonctionnent plus comme eux, s'habillent différemment, cuisinent autrement, les enfants ont un accent.

Le décalage est trop visible. Ils ne sont plus d'ici, leur comportement est inadapté, ils sont regardés, curieusement.

L'incompréhension s'installe entre eux et les autres. Ni les cadeaux, ni les cartes postales, ne peuvent y changer quelque chose.

C'est ainsi, le temps, l'éloignement, la différence de vie, ont creusé un abîme.

Les congés bonifiés sont insuffisants pour les enfants, qui fréquentent des amis, sénégalais, marseillais, tahitiens, parisiens...

Leurs projets de vie s'éloignent du retour au pays, leur ancrage est multiple.

La petite Parisienne-Guyanaise a grandi à Paris, au Sénégal, à Marseille, à Tahiti, à Cayenne. Tous ces lieux ont marqué son corps et son esprit.

Elle y a laissé des amis qu'elle ne reverra jamais. Elle garde comme elle peut, des souvenirs éparpillés de son enfance, de sa vie passée dans son petit clan, maman, papa, frères et sœur.

Pas de Cousines pas de Cousins avec qui parler tout simplement ou à qui se confier. Pas de Tatie, pas de Tonton, de Grand-Mère chez qui se réfugier.

Elle termine ses études secondaires pour la première à Dakar et pour la terminale à Paris, seule, les parents sont restés au Sénégal. Pas simple mais elle s'adapte, s'ajuste et s'acclimata.

Elle développe un comportement résilient, une ouverture d'esprit. Pour ne pas sombrer, elle se rapproche de ceux qui lui ressemblent, le milieu étudiant guyanais politisé.

En première, en cours de français, les écrits de Léopold Sédar Senghor, et le courant sur la Négritude ont donné lieu à des débats passionnés et l'ont sensibilisée.

Sans compter, les nombreux récits du « Pater » sur la domination, la colonisation et les peuples opprimés, l’Afrique et les africains, qui lui ont ouvert les yeux et l’ont conscientisée.

Friande de connaissances sur la Guyane, sa culture, ses traditions, ses hommes et ses femmes, elle participe aux échanges, débats et aux luttes contre l’impérialisme de cette période.

Elle lit, ne rate pas un film engagé dans les salles de cinéma du quartier St-Michel, notamment ceux sur l’Apartheid-crime contre l’humanité.

Elle rencontre son futur époux et le dé clic se produit. Après les études, ce sera le retour au pays, lequel est bien la Guyane, n’est-ce pas !

Elle entraîne sa sœur, ses frères, puis les parents après une quarantaine d’années de déracinement. Ils sont enfin rentrés chez eux. Démarrage à la case zéro pour les déracinés non quand même pas, la résistance des parents a bien fonctionné.

Après quelques années de balbutiement, d’interrogation identitaire, de remise en cause des regards portés sur eux, de compréhension et d’acceptation de leurs différences inéluctables, de souplesse, d’amitiés bienveillantes, de partage, ils sont redevenus guyanais.

La forêt, la faune, la flore, les fleuves, l’Amazone, le soleil, la lumière ont exercé leurs bienfaits sur leurs corps et leurs esprits. Ils ont été enveloppés.

L’enracinement identitaire a pris corps.

L'histoire se poursuit avec celle des enfants, nés de parents hybrides.

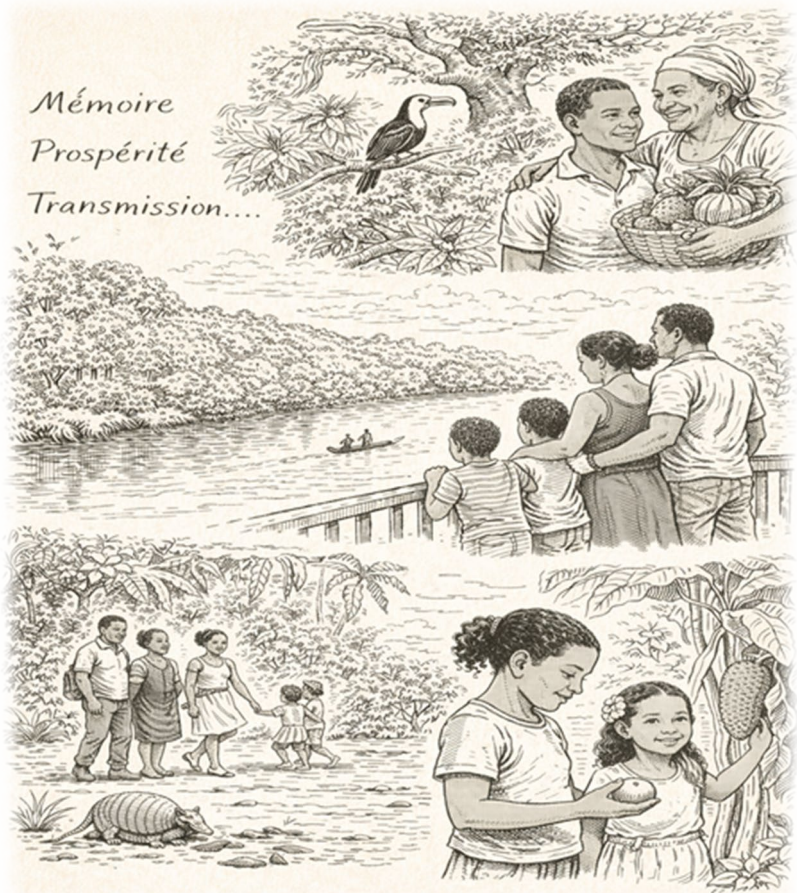
Mémoire.

Prospérité.

Transmission...

Nous nous reverrons en 2051. Je vous conterai la suite de l'histoire, Paris, Dakar, Guyane, Déracinement. Clin d'œil à notre atelier d'écriture ...

*Mémoire
Prospérité
Transmission....*





Marie-Noëlle ÉPAILLY

“Confidence”

Nous naissons avec un regard émerveillé qui sait voir l'extraordinaire.

Moi, je n'aime pas l'ennui,
je ne sais pas m'ennuyer
je trouve le "Intéressant" partout.
Parce que le monde est "trop".
Trop beau, trop moche, trop parfait,
trop injuste dedans il y a toute la diversité des créatures que le juste
plus grand que nous a créé.

Le monde me fascine et il y a vous, vous les jeux du monde les plus
fascinantes de ces créatures,
Vous qui avez vécu le monde parce que vous avez été et que vous êtes
devenu un recueil précieux.

Dans vos yeux
Que j'ai hâte, moi aussi, de vivre.

J'aime, dans vos yeux,
la douceur,

les reliques du passé
qui vous ont forgé.

Vos histoires me bercent.
Oh, que j'aime écouter un peu de vous
Je ne m'en lasse pas.
Je me fais toute petite,

discrète,
pour mieux vous savourer.
J'apprends de vous,

Je ne cherche pas à donner forme à cette histoire,
je vous fais simplement une confidence.

Vous êtes drôle et affectueuse,
un peu maman poule aussi.

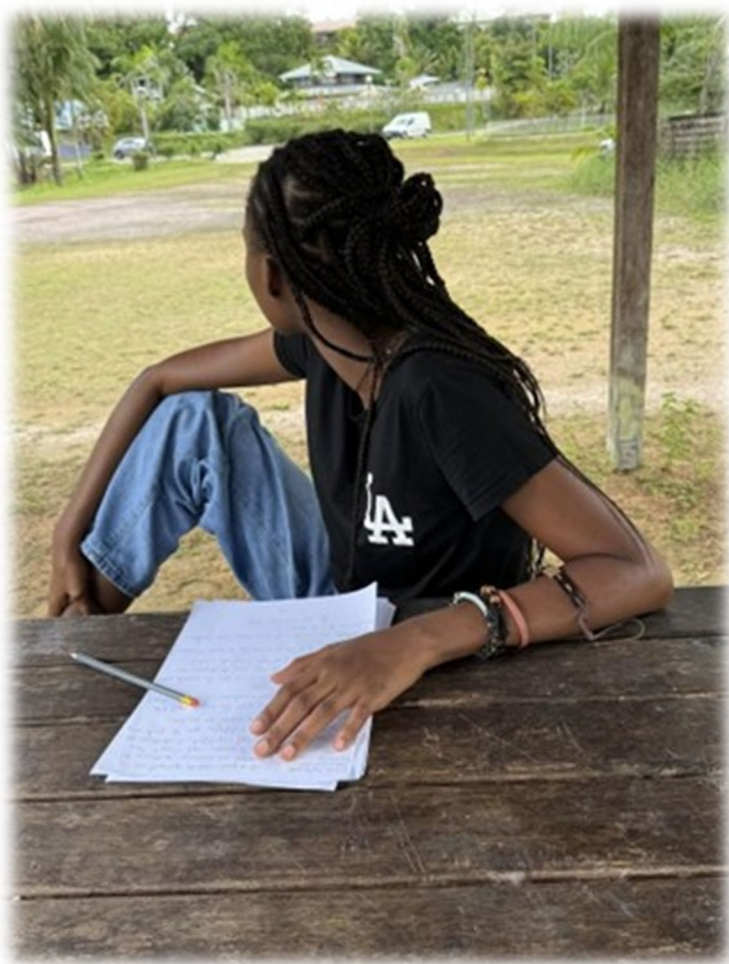
Mais ça je le dis gentiment.

J'espère mesdames que vous aurez encore à vous raconter vos
histoires,
que l'éclat de vos rires dureront,
que jamais vous ne soyez seules,

parce que vous êtes
et parce que vous m'êtes de bonne compagnie.

Affectueusement.

Edmonde SANON pour l'association HERBE





Retour dans mon enfance

Nous sommes en 1967, je suis issue d'une famille très modeste, je suis la cadette d'une fratrie de 4 enfants, quatre filles, oui. Nous habitons une petite maison en bois non loin du bourg de Rémire, car à l'époque on faisait bien la distinction entre la commune de Rémire et celle Montjoly. Nous habitons à la campagne comme le disait si bien mes tantes qui vivaient à Cayenne, en ville. Elles venaient rarement chez nous car nous étions de la campagne, disaient-elles, c'était trop loin la campagne. Mais pas trop loin quand il fallait venir récupérer les fruits et légumes du jardin que Papa avait récolté la veille. Panier chargé...à la prochaine disait ma tante marraine, à ma mère, « maché byen » disait papa pour leur souhaiter Bonne route. Même si elles n'avaient pas fait cas de lui. Pas un bonjour ni un au revoir lui était destiné... Elles discutaient seulement avec Maman. Incompréhension...

Ce Saint-Lucien que ma mère avait choisi d'où sortait t'il ? Disaient-elles Roun nèg anglé ! Un agriculteur ! Sans instruction ! Mes oncles, maris de mes tantes, étaient tous Guyanais, parlaient le français de France, que mon père n'a jamais réussi à parler d'ailleurs, « yé té ka travay annan biro » « A té MOUN, Papa pa té MOUN ». Pourtant nous sommes tous d'origine Saint-Lucienne ! Incompréhension...

Pour arriver chez nous il fallait emprunter un petit chemin de terre partant du bourg pour arriver jusque chez nous, tout en haut de la pente du lieu dit Cité ouvrière, c'est un sentier qui était entretenu régulièrement au sabre par mon père, le saint-lucien qui maniait le sabre avec une aisance formidable, il taillait même le gazon au sabre, notre cour était toujours impeccable, c'était impressionnant le geste, la posture, la rapidité, la maîtrise du sabre affuté à blanc par ses soins.

Car il fallait que le métal soit brillant, au grand désarroi de ma mère qui craignait toujours qu'il ne se blesse « Ti chou sab la asé filé ! » Il n'avait rien à faire de ses remarques.



Il fallait emprunter ce sentier chaque matin, aller-retour, avant d'aller à l'école pour récupérer de l'eau à la Fontaine, en face de l'église et de

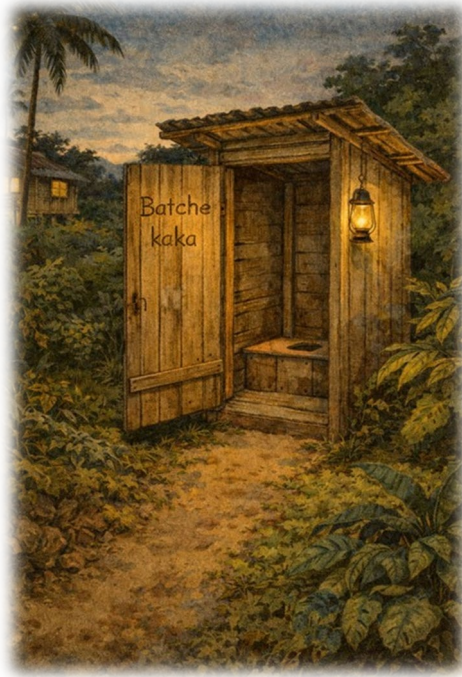
l'école, dans un seau, que nous portions sur la tête sur une torche que maman avait fabriquée avec du tissu.

Pour chacune. Nous avions environ 1 km de marche. C'était une des tâches obligatoires avant de partir pour l'école. Il fallait que le bidon soit à moitié plein, et les carafes remplies. On répétait cette tâche l'après-midi à 4h après l'école. Quelle galère ! Mais il fallait le faire.

Je revois notre petite maison en bois, avec deux chambres à coucher, celle des parents où le grand lit était toujours impeccable, avec l'édredon en satin rouge ou beige, ou le couvre-lit à franges orange, où mon père n'avait pas le droit de faire sa sieste, et celle des enfants, la nôtre où chacune avait son petit lit à une place fabriquée par mon père, un salon avec un grand canapé, une petite table ronde et un buffet en bois de Guyane, un bar en bois qui tournait représentant la terre, des chaises vernis, réservés aux rares invités, une cuisine extérieure délimitée par quelques marches, et des toilettes dans le fond de la cour, fabriquées par Papa.

Enfin plutôt Batché kaka!

Quel Michel Morin mon Papounet !



Nous nous asseyons toutes les quatre le soir au clair de lune sur les marches, séparant le salon à la cuisine extérieure pour écouter les histoires, de ti Jean, manman dlo, chouval trwa pat... que nous contait papa assis sur un petit banc. Ces histoires qui commençaient toujours par un chant dans une langue que l'on ne connaissait pas. Il parlait anglais apparemment. Anglébannann, disait maman tout au fond de la cuisine. Il avait presque oublié sa langue maternelle après une quinzaine d'années déjà de Guyane. C'était en 1952, la fièvre de l'or pour ces milliers d'étrangers qui arrivaient par bateau, en Guyane pour avoir une vie meilleure. Quel désastre ! Il n'a jamais vu la couleur de l'or. Par contre celle des champs de cannes oui...quelle déception !

Notre maison était toujours propre, bien aérée les cloisons étaient tapissées de papier journaux de toutes sortes de l'époque : Nous Deux, Salut les copains, la Redoute, Quelle, Verbaudet... Des rideaux à franges multicolores décoraient portes et fenêtres, une grande cour et un grand jardin de plantes médicinales, de fleurs, d'arbres fruitiers, banane, avocat, mangue Julie, ananas, igname, dachine, moubenzamaï, quel régal.

Souvent nous cueillions les prunes(moubenzamaï) pas tout à fait mûres pour les manger avec du sel et du piment sous le grand manguier derrière la maison.

Pendant que les parents faisaient leur sieste, le jeudi après midi il n'y avait pas école, c'était le moment d'échanger avec les voisines les prunes contre les awaras et cela malgré la clôture grillagée qui séparait nos deux maisons. Nous faisons aussi un kalawanng de saladsoda.

Ah bèt-a té chwit

Il fait encore nuit, 4 h du matin maman nous réveille à la bougie, pas encore d'électricité à la maison, ni d'eau d'ailleurs il faut se lever rapidement, faire sa toilette se brosser les dents, s'habiller avec les vêtements que maman avait préparé la veille, car il ne fallait pas perdre de temps, il est cinq heures il faut partir, il fait nuit, notre rue n'est pas éclairée, la pile de maman était nécessaire, il fallait arriver à l'arrêt de bus avant 6h. Nous avons 15 mn de marche environ avant d'arriver au bourg de Rémire sur la place éclairée par un vieux lampadaire tout branlant, face à la boutique de Mme Pita encore fermé, il est trop tôt. Nous avons eu juste le temps de boire notre dlokafé, le pain de la veille beurré de pâté ou de pinda était déjà enveloppé sur la table pour chacune c'est l'heure du départ Maman, est déjà prête avec son

fameux foulard blanc attaché à la patabol. Annou, dépêché zòt i ja lè ! elle nous accompagne et reste jusqu'à l'arrivée du bus. Il est 6h. Nous voilà partis pour un voyage d'une heure trente environ parce qu'il fallait récupérer des enfants tout au long de la route : Ré mire, Dégrad des cannes, Montjoly Montabo, Zéphir avant d'arriver au collège.

L'image de maman sévère, doubout, autoritaire, avec sa robe longue, son boubou africain, me revient sans cesse, elle pensait toujours que papa disait n'importe quoi, il ne savait rien car il n'était jamais allé à l'école. NON ! c'était le papounet le plus gentil, calme, travailleur, fier qui nous a enseigné l'humilité, la fierté par le travail accompli.

Maman voulait toujours avoir le dernier mot. Le mot pour mettre fin à une discussion qui n'allait pas dans son sens, les mots pour faire, pour exécuter, aussi les mots pour maudire, mauvaise lanng, les mots pour blesser, les mots qui résonnent dans votre tête, qui vous percent le cœur, qui vous poursuivent toujours, qui vous obligent à bien faire. Toujours un mot pour vous rappeler que vous devez bien vous comporter vous respecter, une fille doit se respecter pour que l'autre vous respecte respèkté kòw pou yo respèktéw.

Même quand elle avait tort, il était difficile pour elle de l'accepter. Je me souviens de l'histoire de la pimentade salée servie à mon père après une rude journée à travailler dans son abattis.

Papa passait toute sa journée dans son abattis, il rentrait toujours en début d'après-midi à la maison, bien fatigué de sa journée à planter, arracher les mauvaises herbes, sarcler, brûler, travailler la terre. C'était pour lui une grande fierté de récolter les fruits et légumes de son abattis le vendredi pour les vendre au marché de Cayenne le samedi.

Le fruit de cette vente servait à faire les courses pour la semaine, en particulier l'achat de viande de bœuf, que l'on mangeait que le dimanche, des légumes pour la traditionnelle soupe du dimanche et autres produits pour la maison que maman lui avait réclamés

Chaque jour de la semaine, sauf le samedi et le dimanche, en rentrant de l'abattis, enlever les bottes, se changer surtout ne pas se baigner tout de suite, car le corps est chaud, disait-il, s'asseoir sur un banc, qu'il avait fabriqué, sous le grand prunier, pour laisser le corps refroidir, c'était le même rituel.

C'est le moment du coup de tafia pour ouvrir l'appétit. Quelle maudite boisson ! disait-il, mais il en prenait tous les midis avant son repas. Son couvert était toujours dressé sur la table de la salle à manger, recouvert d'une serviette, à cause des mouches, car papa refusait de manger si une mouche s'était posée sur son repas : mouch kaka an manjé a mwen pa léy. Les légumes passés au moulin avec un peu de beurre étaient un des plats que mon père appréciait, car il mangeait rarement ou pas du tout de riz, accompagné d'une daube de poisson savann (poisson de rivière) qu'il avait lui-même pêché, nettoyé, ciselé mariné. Maman n'avait qu'à les faire frire et préparer la daube.

Cet après-midi là, papa s'installe pour déguster son plat préféré. il vérifie que son piment est bien à côté, après quelques bouchées, on entend : Vayolèt manjé ta la sé lanmè (Violette le repas est salé comme la mer) habituellement il l'appelle Tichou, mais quand il est fâché c'est VAYOLET (violette). Du fond de sa cuisine, Maman fait fi. Il insiste et répète une deuxième fois bien énervé, maman confirme qu'elle en a mangé. Alors papa l'invite à venir goûter. Après avoir fait plusieurs fois elle reconnaît que la daube était salée et qu'elle a eu la main trop lourde. Lanmen mwen chapé-en monchè. Mais ce n'est pas grave, il n'a qu'à le manger car il n'y a rien d'autre.

Grosse colère de papa qui se fâchait rarement...C'est la seule et unique fois que maman a reconnu son erreur...Sacré fanm...Trop fière ma mère.





« Ti chou sab la asé filè ! »



Nélia Polius

Récit anecdotique de mon enfance Englê do boulé... !



Connaissez-vous Saint-Elie ?

Nooon, pas le prophète

Il s'agit simplement de cette petite commune ou village en ce temps-là, du haut Sinnamary ainsi dénommé à la grande époque de la ruée vers l'or.

D'ailleurs, il paraît que M. VITALO lui doit sa fortune. Nombre d'anecdotes sont racontées à ce propos.

Bien, le cadre étant posé, suivez-moi, je vous guide à travers le récit de mon enfance.

A cette période, Saint-Elie comptait quelques cases en gaulettes de wapa, bien loin de sa grande époque. Ces cases étaient couvertes pour la plupart soit de tôles ondulées rouillées, soit de feuilles de palmier.

Celle où nous habitons ma mère, mon beau-père, ma sœur Nancy et moi avait me semble t-il deux chambres que nous partagions, et

l'autre, était occupée par le couple, une cuisine dont le sol était de terre battue où trônait un foyer alimenté soit avec du bois sec soit du charbon suivant la saison.

Nous devions lessiver régulièrement le plancher des pièces principales.

Les autres commodités étaient situés à l'extérieur, il fallait penser à faire pipi avant d'aller au lit.

Sans eau courante ni électricité, tout réveil nocturne n'était que terreur nourrie par une imagination débordante.

Un peu plus loin, à droite, celle de ma cousine Lodie et de sa famille où il y avait un jardin fort généreux : prune de cythère, mangue, corossol, avocat et j'en passe. Un vrai lieu d'exploration et de gourmandises.

Dans cette maison, les murs étaient tous tapissés de pages de catalogue ou toutes feuilles réutilisables en guise de papier peint.

Quel luxe ! en pleine forêt, éloignés de cette "civilisation" que je découvrirai en 1966 à notre arrivée à Cayenne non loin de la Place des Palmistes... nouvelle vie, nouveau décor, nouvelles peurs.

Je me rappelle qu'en l'absence de ma mère, partie pour faire le pain et le cuire dans l'unique four du village, et, pour imiter ma sœur, il m'arrivait de m'introduire dans la cuisine pour y dérober une à deux cuillérées de sucre dans le garde-manger.

Bien sûr, je prenais le soin de camoufler mon forfait. J'aimais aussi goûter à la confiture de patate douce laissée au coin du foyer. Hum, quel délice !

Malgré toutes ces précautions, elle s'apercevait tout de même que le sucre avait diminué.

Comment faisait-elle ?

Bref ! Le quotidien de ces familles était quasi identique : pêche à la ligne (artisanale) dans les criques, chasse, agriculture, menues réparations et des instants de partage et de convivialité autour d'un feu où grillaient quelques épis de maïs et choses immémorables, ma nous contait des histoires de diablasses et de manman dilo.

Quelquefois, un bal était organisé en l'honneur des gendarmes qui visitaient le village.

Certes, ils apportaient quelques denrées alimentaires, mais je me demande encore aujourd'hui ce qui les motivait ?

Notre seule école située en dehors du village ne comptait qu'une seule classe de niveaux, au-delà du CM, il fallait rentrer à la capitale tant pour y faire toutes les communions et poursuivre notre scolarité. Et là, nous passions de case en case pour l'avoir.

Mais revenons en arrière...

Certes j'ai vécu ma tendre enfance à Saint-Elie, mais je suis née à Sinnamary à la fin des années cinquante, et à un peu plus d'un an voire deux, nous voici en route pour le village de Saint-Elie.

A cette époque, la ruée vers l'or des Saint-luciens n'était pas de tout repos : elle s'opérait en canot au départ de Sinnamary, puis passa une nuit en pleine forêt pour repartir le lendemain à pied. L'avantage pour moi, c'est que j'étais petite, donc susceptible d'être portée par ma mère ou l'un des compagnons de voyage, traverser des ponts ou ce qu'il en restait au péril de sa vie.

Pour ces familles fuyant la pauvreté de leur pays au sortir de la seconde guerre mondiale, leur désir le plus profond "ramasser quelques grammes d'or" leur passeport de retour, un peu plus riche qu'à leur arrivée. Certains y avaient laissé leurs enfants.

Déchirure suprême.

Nous arrivions enfin à la gare tigre après la nuit passée au carbet "Tonkin". Alors s'offrait à notre regard, un chemin de fer, là aussi, ce qu'il en restait vestige de la présence des Américains. Poser sur ces rails "ou bande fer" un wagon tiré à bras d'hommes, qui pour se donner du courage dans l'effort à produire émettait un bruit, un rôle animal, effrayant qui ferait fuir n'importe qui fusse t-il courageux. La force de ces hommes remplaçait la locomotive qui a sûrement existé jadis. Les plus jeunes, éreintés par tant d'effort à la marche étaient hissés sur les marchandises contenues dans le wagon. Et tant bien que mal, la gare d'arrivée près de l'unique magasin était en vue pour le bonheur de tous.

Oups ! j'oubliais le décor principal : la chapelle !
Vous allez comprendre !

Un matin ensoleillé, en présence de quelques voisins dont j'ai oublié le nom, et de mon parrain Cash, joueur de banjo et d'harmonica (il

m'en avait offert un). Les sons que je parvenais à en sortir se trouvaient être moins mélodieux et entraînants.

Ils avaient été conviés pour un “tchimbé tchô” précédé d’un “pété pié” rapidement bu pour s’intéresser à la salade de concombre, à la morue rôtie et légumes d’accompagnement et de couac qu’ils prenaient bien soin de faire tremper.



Une fois ce tchimbé tchô englouti, il était courant que l’on me demande d’improviser une petite danse contre une piécette “à moi les bonbons” tellement rares. Nous étions à l’époque du twist.

Mais depuis quelques jours, un petit air entendu dans le village, me trottait dans la tête. Me vint alors l’envie de le partager.

Ce petit air fredonné ça et là dans le village faisait naître du ressentiment, du mécontentement mais on se taisait : être migrant n’ouvre aucun droit...Alors naïvement du haut de mes 4 ou 5 ans et croyant faire plaisir surtout à ma mère, me voici donc lancée dans

mon tour de chant, entonnant cette phrase mystique et au combien humiliante : Englê do boulé limonad é pi di pain.

Ce chant à peine entonné, je vis ma mère se retourner, me jeter un regard qui ne laissait planer aucun doute quant à ses intentions : me faire regretter ma témérité, mon insolence enfantine et pleine d'innocence.

Je voulais juste faire plaisir moi !

Peut-être qu'il eut été nécessaire, de m'instruire de l'aspect discriminant de ces mots vis à vis des représentants de la couronne britannique en terre inconnue ? Je ne l'ai compris que bien plus tard et à mes dépens.

Au lieu de cela, elle s'empara d'une liane ou d'une ceinture tout en m'invitant à me rapprocher d'elle par le geste : vini là sacré ti en afai.

Ce regard je le connaissais, ce geste aussi.

Sans obtempérer, je pris mes jambes à mon cou, dévalant la pente menant au centre du village à côté du four à pain non loin de la chapelle. Je prenais le soin de me retourner dans l'espoir vain d'un abandon de sa part. Pas du tout.

J'étais affolée car je n'aimais pas être battue !

Quand soudain me vint l'idée de pénétrer dans la chapelle, croyant y trouver mon salut !

Non rien à faire ! elle me poursuivait toujours.

J'eus alors l'idée sublime et salvatrice selon moi de me glisser sous la chapelle construite en surélévation sur des plots afin de la protéger de l'humidité et de nuisibles...

Comme on dit en créole : roch ka bai, roch ka voyé.

Non ! je ne sortirais pas de mon refuge, j'ai trop peur de sa colère et des coups.

Que pensez-vous qu'elle fit ? Elle n'a abandonné ni l'idée, ni l'envie de me faire entendre raison. Il fallait qu'elle lave son honneur et celle de sa communauté blessée, par une correction physique. Tournant les talons, elle me lança cette petite phrase pleine de promesses douloureuses : ou ni pou vini domi au sow a !

Ce n'est qu'en fin de journée, espérant que le calme était revenu, le pardon et l'oubli avec, que je rentrais toute penaude au bercail.

Elle n'avait ni pardonné, ni oublié. Que nenni !

J'allais devoir payer l'outrage à la queen mom, l'insulte suprême à son identité, mon crime de lèse majesté.

Voilà ! Aujourd'hui quand j'y repense, il m'arrive même d'en rire quand j'évoque cet épisode.

Pour autant, cette vie à Saint-Élie fut la meilleure partie de mon enfance, empreinte de rires, de jeux, de contes de compère lapin et de diablesse, de récoltes, de dînette improvisée sans oublier mes vacances estivales à Sinnamary dès après notre retour à Cayenne. C'était le temps de l'insouciance.



Colette GEORGES

Rot bô crick

Entre 1958 et 1960, un jeune couple de condition modeste, parents de trois petites filles, décide de bâtir sa propre maison avec presque rien sinon leur courage, leur foi et leurs mains. Un défi immense, mais une nécessité plus forte encore.

À cette époque, nous vivions rue Trois Cases, à l'étage d'une charmante maison, juste au-dessus des propriétaires. Très vite, nos jeux d'enfants devinrent un problème : le plancher résonnait, chaque pas semblait déranger. À cela s'ajoutaient d'autres inquiétudes — le puits dans la cour, qui terrorisait notre mère, et la cuisine comme les sanitaires, partagés avec les autres locataires.



Alors la décision fut prise : il fallait partir. Trouver un terrain. Construire un chez-soi.

Le terrain est enfin trouvé. Le vendeur, sensible à la situation de mes parents, accepte un paiement par mensualités adaptées à leurs modestes ressources. Grâce à leur persévérance et à leur foi, l'impossible commença à devenir possible.

Ils annoncent leur départ au propriétaire. Celui-ci, stupéfait, s'indigna :

« Vous préférez quitter ma maison pour aller, rot bô crick de l'autre côté de la crique ?

C'est cela que vous voulez pour vos filles ?

Vous dites les aimer et vous allez vivre dans ce quartier populaire ? »

Mais rien n'ébranla leur décision. Aucun reproche, aucune peur ne peut détourner leur regard de l'avenir qu'ils imaginaient pour nous.

Puis vint l'annonce aux enfants : « Nous allons construire notre maison. »

Nous étions folles de joie.

Le vendeur leur proposa de commencer les travaux peu à peu. Ainsi, chaque après-midi, après sa journée de travail, mon père se rendait sur le terrain pour bâtir. Ma mère le rejoint, puis ma sœur et moi.

À notre échelle d'enfants, nous participions en transportant des matériaux, fières d'aider à faire naître ce rêve.

Nous savions que ce serait une période difficile. Il faudrait se serrer la ceinture, accepter les privations. Mais jamais nous n'avons ressenti cela comme un poids : c'était une aventure familiale.

Le rythme s'installe : tous les après-midis, tous ensemble sur le terrain.



Ma mère tenait les comptes avec une rigueur admirable. Il y avait un carnet pour le loyer rue 3 cases, un carnet pour les courses chez le commerçant chinois, et un pour les travaux achat de matériaux, dépenses essentielles. Elle savait exactement quelle somme pouvait être consacrée aux travaux. Mon père recevait son salaire chaque

semaine et le lui remettait aussitôt, elle, de son côté, était payée mensuellement.

Une fois par semaine c'était rituel un temps était consacré aux comptes, silence total, toute la famille prenait place, les conversations tournaient autour de la maison.

Mon père dressait la liste des matériaux nécessaires, pour la semaine. Ma mère calculait, évaluait, comptabilisait et décidait si l'achat était possible.

Le fournisseur proposait des bons prix, et des conditions de paiement. Peu à peu, le rêve prenait forme.

Les voisins jouèrent aussi un rôle précieux. Ils autorisèrent l'utilisation de leur eau un long tuyau fut acheté pour alimenter le chantier. Ils permirent également l'accès à l'électricité, indispensable pour poursuivre la construction.

Autour de cette maison en devenir naquit une véritable fraternité.

Aujourd'hui encore, ces souvenirs demeurent gravés dans ma mémoire.

Je revois l'harmonie familiale.
Je revois la solidarité entre voisins.

Pour mes sœurs et moi, cette période est devenue un socle pour la vie, une référence silencieuse faite de rigueur, de courage et de dignité, l'héritage invisible de nos parents.

Un tel modèle d'humanité ne s'oublie pas.
Comment ne pas leur être infiniment reconnaissantes ?

Comment ne pas remercier ceux qui, avec si peu, nous ont donné
l'essentiel ?



Marlène LUPON

Adieu Tilo

Elle était maigrichonne, longue, si différente de sa jumelle !

Lorsqu'elle partait sur son vélo noir d'un autre âge, faire ses courses, habillée d'une grande jupe plissée, bleu marine, qui lui tombait aux chevilles, engoncée dans un corsage jauni, chaussée de sandales en caoutchouc, appelées gomme. Je me demandais comment était-il possible qu'elle ait une sœur si différente, si élégante, si belle.

Je me la rappelle toujours en train de babiller, toujours mécontente, toujours renfrognée, ne supportant guère les enfants, ses neveux et nièces, en l'occurrence et leurs chamailleries.

Je me la rappelle avec sa maman, ma très chère Mémé Didine, toujours à revendiquer et à se plaindre. Mais, je la vois également avec sa bouteille d'huile, prête à préparer son succulent fricassé de poulet, de cochon bois, ou d'un autre gibier apprécié par tous, bien gras pour toute la famille.

Je la vois agiter son balai et la serpillière, courbée sur le seau d'eau sale.

Je la vois avec ses torchons qui lui servaient à soulever ses belles gamelles en fonte pour ne point se brûler.

Et là, je souris en coin, car je la vois également en train de tourner ses torchons à grande vitesse pour en faire des martinets et nous courir après tout en parlant dans sa barbe.

Je me souviens de cette grande Cayennaise évoluant dans cette petite maison créole, au sol peint en rouge grenat, aux murs bruts, la cuisine détachée du salon et les WC - latrines- dans le fond de la cour. Ah, comme elle se moquait de nos peurs de traverser cette cour, aux mille dangers dans notre imagination d'enfants.



Je me souviens d'elle, assise sur les marches de notre chère Maison familiale, regarder que dis-je observer, scruter les passants, les voisins, parfois marmonner et faire des remarques désobligeantes.

Je la vois assise sur son lit dans sa petite chambre grise, perdue dans
je ne sais quelles pensées

Posée

Calme

Isolée

Seule

Alors, quand nous avons constaté avec stupéfaction que son ventre
s'arrondissait à près de 40 ans, toute la famille perdit la voix. Mais
comment était-il possible qu'elle soit enceinte !

Où, quand, avec qui ? Pas elle, cette femme acariâtre, dégingandée,
vieille fille avec tout ce que cela sous-entend.

Oui oui, son ventre a bien grossi, elle a crié comme bien des futures
mères.

La petite est arrivée un 25 décembre, un cadeau du ciel. La petite a
grandi comme elle a pu auprès de sa mère fière et démunie. La petite
est partie de la Maison à 18 ans pour ne plus revenir.

Les années ont passé. Je ne la voyais plus avec mes yeux d'enfant,
mais avec ceux d'une adulte, attendrie, consciente des vicissitudes de
la vie.

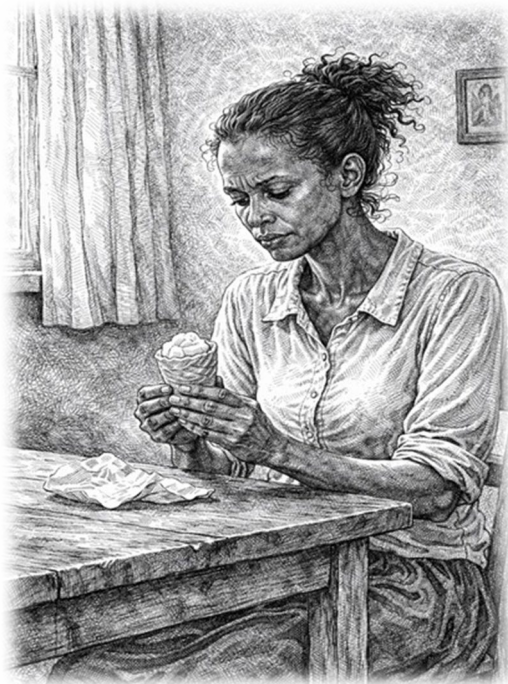
Alors, quand la vilaine araignée a tissé sa toile sur son maigre estomac,
j'ai eu mal. Je lui ai acheté ce cornet à la crème qu'elle désirait tant
dans son lit d'hôpital, j'ai coiffé ces longs cheveux argentés.

J'ai pensé très fort, au poème de Françoise James Ousénie,

« Femme de chez nous »

« Aujourd'hui au crépuscule de ta vie »

« Tes mains sont abîmées par tant d'effort »
« Tes cheveux ont blanchi par tant de soucis »
« Soucis d'une assiette vide, d'un bol, d'un lit »



Adieu Tilo, je ne t'oublierai pas, tu as marqué mon enfance.

Marie-Noëlle Épailly

**« Au cœur du temps : Une vie de battante
commencée en 1933 »**

Henriette, une très jolie femme d'origine indienne qu'on appelait alors une « coolie » donnait naissance, un dimanche ensoleillé de mars 1933, à une petite merveille.

Ce 5 mars, au 20 rue Lalouette prolongée, dans le quartier connu sous le nom de « Laro Saint Quentin » à Cayenne, une nouvelle vie venait au monde.

La petite fille, brune au visage encadré de cheveux noir ébène, portait le doux prénom de Jeannette. On l'appelait déjà « Nénette ». Dans sa layette d'un blanc éclatant, elle reposait paisiblement dans un berceau douillet, fabriqué spécialement pour elle. Sa maman, les yeux remplis de tendresse, contemplant longuement son bébé, enveloppé dans des draps brodés avec soin, portant les initiales de la famille.

Le jour-même, en rentrant du travail, son papa Gérard, un homme, grand, noir tout en muscles, entre dans la pièce. Il embrasse affectueusement les petites mains encore fripées de sa fille, évitant ainsi tout risque de lui transmettre des microbes.

Lui aussi est ému, rempli de fierté devant cette enfant qui ressemble tant à sa mère, cette femme qu'il aime profondément.

Près du berceau, silencieux, tous les deux la regardent et la caressent. A ce moment-là, peut-être font-ils des projets pour leur enfant ?

Ils sont loin de s'imaginer que la guerre est proche, qu'à des milliers de kilomètres de là, un homme nommé Hitler vient de prendre le pouvoir en Allemagne.

Ils ne peuvent imaginer que sa folie conduira le monde vers une guerre terrible, qui anéantira des millions de vies dans des conditions abominables.

Pour l'instant, Nénette est entourée choyée et protégée, rien ne peut lui arriver ... ils sont là ! ils veillent !



A cette époque, la vie à Cayenne est paisible et il y fait bon vivre.

Tout le monde se connaît, c'est comme une grande famille avec ses différents quartiers : Lari Trwa Kaz, Laro Fort avec sa balise, Ròt Bò Krik.

Tous les adultes avaient autorité. Toi, enfant, ne t'aventures surtout pas à braver l'autorité !!! Tu pourrais t'en souvenir !!!

Nénette grandit en sagesse auprès de sa grand-mère et sa maman qui est maintenant seule à l'élever. Sa maman dit Yéyette l'entoure de beaucoup d'amour car elle est sa fille unique.

C'est une femme très courageuse. Elle est couturière et ce sont ses seuls revenus pour donner le meilleur à son enfant. Sa compétence est reconnue et sa réputation n'est plus à faire.

À l'âge de quatre ans, Nénette et sa maman quittent le quartier de Laro Saint Quentin pour emménager au 42 bis boulevard Jubelin, une artère bien connue de Cayenne — devenue, depuis juillet 2014, le boulevard Nelson Madiba Mandela, en hommage au grand homme sud-africain.

La vie sur le boulevard est douce et conviviale. Les relations de voisinage sont simples et chaleureuses.

Au 42 ter réside tonton Henri, l'oncle maternel de Jeannette, avec toute sa famille.

La proximité des proches renforce le sentiment de sécurité et d'appartenance.

Nénette grandit dans une atmosphère familiale, rythmée par les échanges entre voisins, les allées et venues sur le trottoir, les parfums de cuisine qui s'échappent des maisons, et les voix familières qui

ponctuent les journées. Le boulevard devient un nouveau terrain de vie, un nouveau chapitre de son enfance.

Le boulevard, comme toutes les rues de Cayenne à cette époque, est bordé de fossés, ces rigoles profondes servant à l'écoulement des eaux de pluie et des eaux usées. Ces canaux, indispensables à la vie urbaine, marquent le paysage de la ville.

Devant chaque maison, un petit pont en bois permet de franchir le fossé pour accéder à la maison. Ces passerelles, parfois simples, parfois joliment aménagées, font partie du décor quotidien. Les enfants, intrigués, aiment y jouer ou observer l'eau couler, parfois troublée par une pluie soudaine.

Pour Nénette, ce pont devient vite un repère : c'est la frontière entre le monde familial et la rue, entre l'intimité de la maison et l'agitation du quartier. Il faut toujours faire attention en traversant, surtout les jours de fortes pluies où l'eau s'accumule et déborde parfois dans les rues.

Ce détail du paysage urbain raconte à lui seul une manière de vivre, une adaptation à la nature tropicale, une harmonie entre les maisons créoles et leur environnement. Le boulevard, avec ses fossés, ses passerelles et ses habitants, devient peu à peu le théâtre de l'enfance de Nénette, un lieu à la fois simple et vivant, où chaque coin de rue a son histoire.

Jeannette est inscrite dans la seule école maternelle de Cayenne qui se situe Place des Palmistes. Cet immeuble à l'architecture créole, est renommé Ecole maternelle Joséphine HORTH. Ensuite, elle poursuit sa scolarité à l'école des sœurs jusqu'au CM2.

L'Externat Saint Joseph de Cluny accueille les enfants issus de familles aisées et bourgeoises de Cayenne. Les élèves y portent un uniforme composé d'une jupe bleue et d'un chemisier blanc, et la couleur de leur ceinture permet d'identifier leur classe. À l'inverse, la section surnommée « Tchou macaque » accueille les enfants les plus démunis, qui ne portent aucun uniforme, marquant ainsi une nette séparation sociale au sein de l'établissement.

Ce parcours scolaire de Jeannette, bien que court, montre sa volonté d'apprendre malgré un contexte social difficile. Cependant, à l'âge de 10 ans, sa trajectoire scolaire est brutalement interrompue à cause de la maladie. Cet arrêt prématuré illustre une autre forme d'injustice : l'inégalité face à la santé, qui touche souvent les milieux les plus modestes.

La scolarisation, déjà fragilisée par les conditions sociales, se retrouve encore plus menacée lorsque les élèves ne bénéficient pas d'un suivi médical adapté. À travers ce destin, on comprend combien les facteurs sociaux et sanitaires peuvent se combiner pour priver un enfant d'avenir.



Cet arrêt brutal dans sa scolarité a profondément marqué Jeannette, ne lui laissant que des regrets. Privée de l'école à un âge où l'on construit ses rêves d'avenir, elle garde une conscience vive de ce qu'elle a perdu. Pourtant, malgré l'interruption de son parcours scolaire, les apprentissages fondamentaux sont bien ancrés en elle. Elle rédige sans fautes, maîtrise le calcul, et possède une culture générale solide. Ces acquis témoignent non seulement de ses capacités intellectuelles, mais aussi de la qualité de l'enseignement reçu jusqu'au CM2.

Ils font d'elle une jeune fille instruite, dont le potentiel aurait pu se développer davantage si la maladie ne l'avait pas éloignée de l'école. Ainsi, Jeannette incarne à la fois la fragilité des destins contrariés et la force de ceux qui, malgré tout, ont su préserver l'essentiel.

Tous les dimanches, les élèves se rendent ensemble à La messe à la cathédrale Saint Sauveur, édifice historique construit en 1833 pour remplacer l'église St Nicolas, jugée vétuste et trop exigüe. Vêtus de blanc, symbole de pureté et d'uniformité, ils devaient représenter une communauté unie. Pourtant, la distinction sociale persiste : les enfants issus des familles riches s'installent d'un côté, tandis que les plus pauvres doivent se placer de l'autre.

Cette organisation rigide, où il ne faut surtout pas se tromper de place, reflète la hiérarchisation profondément enracinée dans la société de cette époque. Elle montre que même dans les lieux sacrés, les barrières sociales sont reproduites et entretenues dès le plus jeune âge.

Après les vêpres de 16h, comme beaucoup d'autres cayennais, Nénette va se promener au Jardin botanique qui est un parc floral, havre de verdure et de fleurs et apprécié de tous. Ce lieu de villégiature s'appelait avant 1879 « Jardin du Roi »

Cayenne est la capitale et les infrastructures et tous autres aménagements se développent au fil du temps mais ce n'est pas toujours très simple. En effet, les habitants peuvent rencontrer quelques difficultés pour les activités de la vie quotidienne.

Il faut savoir que chaque maison possède son puits ce qui permet de s'alimenter en eau et ce n'est pas du luxe. Les Cayennais recueillent aussi l'eau de pluie mise dans des citernes.

Aujourd'hui, nous tournons le robinet pour avoir de l'eau courante sans penser que cela a pu être différent.

Bien des décennies plus tard, la ville est raccordée au réseau d'eau urbaine avec des canalisations en plomb. Plusieurs sources alimentent le réseau dont le Montabo, le Rorota.

La distribution de l'eau se fait à heures fixes. Il faut faire des réserves. Pour cela, les enfants vont à la fontaine publique avec leurs seaux. Ils en profitent pour s'amuser et bien sûr, ils se font gronder s'ils ont trop traîné.

Quelquefois, il arrivait de voir des petits poissons dans l'eau du robinet. Cela prouve qu'il n'y avait pas encore de pesticides ni de nitrates dans cette eau.

L'électricité, aussi, est distribuée à heures régulières, de 18h à 22h. Près du cimetière, il y a une petite centrale électrique qui produit l'énergie nécessaire à alimenter Cayenne. Près du marché, une autre usine complète la production. Quelques années plus tard, l'électricité est fournie par la centrale électrique de Leblond. Elle est plus grande et compense les besoins de Cayenne.

A l'âge de 12 ans, Nénette connaît son premier grand chagrin. Sa maman chérie est emportée par la maladie. Elle n'avait que 42 ans.
« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ».

Maman Henriette est enterrée au cimetière de Cayenne. En ce temps-là, même dans la mort, la différence sociale existe.

Les enterrements de 1ère classe avec tintement de toutes les cloches, cierges en nombre important, tentures de luxe, décorum du corbillard, porteurs plus nombreux et plus élégants ne sont accessibles qu'aux notables.

Pour les plus modestes, la cérémonie est aussi plus modeste : les cloches tintent moins longtemps, les tentures sont plus sobres.

Notons que l'enterrement est gratuit pour les indigents.

L'enterrement des personnes non mariées ou divorcées se fait sur le parvis de l'église. Le prêtre procède à une bénédiction simple et n'accompagne pas le défunt et sa famille au cimetière. Et pourtant la grande Faucheuse n'a pas de pitié, elle n'épargne personne.

Malgré la présence réconfortante de sa famille, Nénette a toujours gardé au fond d'elle la douleur vive du départ trop tôt de sa maman. Quelle tristesse de perdre sa mère si jeune !!! Elles avaient tant de choses à faire et à se dire encore !!!

Douze ans. Encore une enfant. Et pourtant, c'en est fini de l'insouciance. Fini l'amour tendre, rassurant de maman. Où est passée cette complicité mère-fille, douce et précieuse ? Elle s'est évanouie trop tôt.

Maman ne sera pas là pour l'accompagner vers l'âge adulte, pour partager ses premiers maquillages, son mariage, la naissance de ses enfants... Elle manquera à tous les grands moments.

Nénette ne saura jamais ce que c'est que de traverser l'adolescence avec sa mère à ses côtés.

Jamais elle ne l'entendra lui dire, d'un ton indulgent et attendri :
« Il faut que jeunesse se passe. »

Allez Jeannette, prends ton courage à deux mains !!! La vie est dure mais elle vaut la peine d'être vécue. Et puis, tu n'es pas placée à l'orphelinat comme l'une ou l'autre de tes connaissances. Il semble que la vie n'y est pas plus simple.

Tata Zaza, sœur cadette de sa maman, prend chez elle Nénette.

Elle habite angle des rues Nationale (Léopold Héder) et Voltaire (Justin Catayée).

Tata Zaza a deux fils, Richard et Maurice. La vie est dure car elle est seule avec ses garçons.

Une bouche de plus à nourrir. Peut-être s'est-elle dit « quand il y en a pour deux, il y en a pour trois ». Ses deux cousins l'accueillent au mieux mais maintenant il faut partager le peu. Il faut faire de la place à une fille.

Tata Zaza est blanchisseuse pour l'armée, elle travaille dure pour laver draps, sacs de couchage des militaires de la caserne Loubère. Tout naturellement, Nénette doit s'y mettre.



Pas de machine à laver le linge, ça n'existe pas encore. Alors, la lessive a un rituel scrupuleusement respecté.

Dans un premier temps, le linge est mis à tremper dans la potasse, dans un baril (ou demi-fût) pour faciliter le lavage. Après avoir changé l'eau de trempage, il faut le faire bouillir pour se débarrasser des moryons, puces et punaises qui envahissaient les packages.

Maurice et Richard, les cousins, vont chercher le bois et aident à allumer le feu sous la lessiveuse de fortune. Avec le battoir, les deux lavandières battent le linge, frottent avec des brosses de chiendent et du savon de Marseille, rincent à l'eau froide, essorent en tenant chacune un bout et font sécher au soleil.

Le linge blanc est mis « à la blanni » pour le blanchir. Il est savonné, étalé au soleil et arrosé de temps en temps.

Le séchage se fait au soleil en saison sèche et pendant la saison des pluies, le linge est suspendu sur des fils au grenier de la maison à l'aide de pinces à linge en bois.

Une fois, le linge propre, séché et repassé, les soldats sénégalais de la caserne viennent le récupérer.

Que c'est difficile pour une jeune fille ! Pas le temps de s'étendre sur sa fatigue et peut-être sur sa rage, sur sa révolte. Il faut avancer, éviter la colère de tata due aussi à la rudesse de la tâche, de l'engagement, la responsabilité.

A 12 ans, elle entre brutalement dans le monde du travail avec toutes ses difficultés, son intransigeance. Jeannette doit développer des qualités comme l'endurance, le courage et le renoncement à sa vie d'enfant. Plus le droit de jouer avec les amies du quartier.

Nénette se sent rejetée car dans sa tête d'enfant, il est difficile de comprendre qu'un tel traitement lui soit réservé.

Malgré tout, Nénette aide sa tante. Elle fait sa besogne consciencieusement. C'est une façon de participer à l'organisation financière de la famille.

L'éducation est rude pour les filles. Les parents craignent pour elles. Il faut les protéger d'elles-mêmes mais surtout des autres. Il faut lui apprendre à devenir une femme d'intérieur, une maîtresse de maison, une mère au foyer, une fée du logis... en résumé, une femme à marier. Pourtant, sa maman Henriette lui a laissé une maison en héritage. La location de cette maison devait revenir à Tata Zaza en guise de pension alimentaire et contribuer au financement de son éducation. Jamais le loyer ne lui a été versé. Que s'est-il passé à cette période ?

Dans sa tristesse, assise seule sur la marche de l'escalier du salon, Nénette se souvient de son quartier, Laro Saint Quentin où il faisait bon de vivre. Elle soupire : « Oui si maman était là, près de moi ».

La société était déjà composée de groupes variés, aux origines multiples.

Les arabes ont des commerces. Ils ont aussi leur jardin, ils plantent des épices, du persil, font du maraîchage. Ils ont des chevaux indispensables pour les différents travaux et leurs déplacements.

Elle pense à son grand-père Ernest qui avait un corbillard et des chevaux.

Elle revoit aussi sa grand-mère avec son âne et sa charrette qui lui permettaient d'aller vendre au marché les légumes qu'elle cultivait dans son jardin.

Le marché, lieu incontournable, accueille les petits producteurs. Chacun peut y vendre les produits de son jardin : des produits frais aux teintes éclatantes et à la diversité remarquable.

En ce temps-là, tout le monde ou presque avait son poulailler.

Tata Zaza a une chèvre que Nénette emmène brouter sur la place des Palmistes.

Ah ! la place des Palmistes ! Appelée aussi La Palmiste, cet espace majestueux est planté de palmistes royaux de Guisambourg. Aujourd'hui comme hier, c'est un lieu de convivialité. Les cayennais aiment s'y détendre le soir.

C'est aussi le lieu de toutes les rencontres. Nénette se souvient du buffle de l'hôpital militaire devenu Hôpital Jean-Martial, utilisé comme moyen de locomotion. De temps en temps, il se sauvait de son enclos et dans sa fureur, poursuivait les passants.

Nénette en avait très peur à tel point qu'un jour, elle a dû se réfugier avec son vélo, dans un magasin pour lui échapper.

L'entrevue dans l'atelier de couture

Ah ! 1948 !!! Quelle année !

Cette année aurait pu être exceptionnelle...

Jeannette est une jolie jeune fille. Aux yeux des adultes, Tata Zaza, Tata Fifine, et l'autre tante de Nénette, elle est en train de devenir une "femme à marier". Il est temps d'agir, et vite, avant qu'elle ne tombe sur un jeune homme au tempérament difficile.

Mieux vaut anticiper et lui trouver un fiancé, un mari convenable.

Ah, quelle belle opportunité ! Tata Fifine n'est autre que la couturière de Yolande-

Josèphe Vilo, une femme bien en vue... qui a un fils. Et pas n'importe lequel : Antoine est un jeune homme de 22 ans, charmant, très séduisant même, qui fait tourner bien des têtes. Il attire toutes les convoitises et, surtout, il est bon à marier.

L'occasion semble trop belle pour ne pas s'en saisir.

Au cours d'une discussion, lors d'un essayage, entre deux épingles et un ourlet, Fifine et Yolande (mère d'Antoine) en viennent à parler de leurs enfants.

Jeannette a 15 ans, elle est orpheline, belle, bien éduquée et a une jolie maison en dot.

Antoine vit avec quelqu'un... une amérindienne !!! Mais Maman Yolande surnommée plus tard par ses enfants « la mater » a d'autres projets pour son fils Antoine.

En cette année 48, il travaille aux Travaux publics (aujourd'hui DEAL après avoir été DDE).

C'est un bon parti.

Il faut savoir qu'à dix-huit ans, Antoine avait fait le choix de s'engager volontairement. Mobilisé aux États-Unis, il voulait, lui aussi, contribuer à l'effort national. Un geste mu par le sens du devoir, et peut-être aussi par l'élan de ceux qui rêvent de se rendre utiles, loin de chez eux.

Guidées par le désir de bien faire, les femmes décident qu'il est temps de les marier.

Mais ils ne se connaissent pas, ils ne sont pas amoureux. Enfin, pas encore !!! Elle n'a pas l'âge de se marier !!!! Elle n'a que 15 ans ! Oh ! Tout cela n'est pas un obstacle !

En ce temps-là, a-t-on besoin d'être amoureux pour se marier ?

Là, ce mariage sera l'union de deux familles. Les raisons évoquées sont diverses : caser un garçon frivole, protéger une fille, envisager une dot importante, en finir avec l'éducation d'une jeune fille. Tous les arguments sont valables pour justifier cette union.

La rencontre des deux jeunes gens est programmée le 25 mai 1948. Jeannette, toute menue, est apprêtée de sa jolie robe fleurie. Antoine a mis son pantalon de toile. Est-ce du sergé, de la gabardine, du coton ? Peu importe, il est très élégant.

Ils se regardent, se soupèsent mais ne se projettent pas encore dans une relation à vie.

C'est sans compter sur les femmes marieuses.

Tout va vite, très vite, trop vite... Les jeunes n'ont pas le temps de comprendre ce qui leur arrive que la date de mariage est fixée au 27 juin 1948.

Pour permettre le mariage, il suffit d'émanciper Jeannette, démarche qui se fait rapidement à la mairie.

Pendant ce temps, les fiançailles sont célébrées chez Tata Zaza, dans une ambiance familiale. Désormais fiancés, Antoine et Jeannette sont autorisés à sortir ensemble mais uniquement le samedi.

Le samedi venu, Antoine emmène Nénette au cinéma. Sur le chemin du retour, ils osent se tenir... par le petit doigt. Un geste discret, mais jugé trop audacieux par la tante, qui s'emporte et couvre la jeune fille de reproches pour cette démonstration jugée excessive.



C'est un souvenir douloureux car en se racontant, les mots lui arrivent avec violence. Pourtant ce n'est pas la première fois qu'elle est aussi vertement réprimandée.

Ce souvenir reste imprimé dans la mémoire de Jeannette ce qui limite l'appréciation des meilleurs moments de cette période.

La robe de mariée est confectionnée avec soin par Tata Fifine. C'est une magnifique robe blanche, symbole de pureté et d'innocence, qui souligne avec grâce la taille fine de Nénette.

Selon la tradition, la jeune fille quitte le foyer familial avec sa chambre à coucher. Celle-ci est commandée sans tarder et livrée dans les délais.

Cette chambre, typique des années 40-50 en Guyane, se distinguait par ses meubles d'époque, fabriqués dans du bois local : massif, lourd

et particulièrement robuste. Une couche de cire appliquée avec soin leur conférait une apparence chaleureuse et raffinée.

Le temps d'un mariage simple

Jeannette avait à peine quinze ans, le regard encore rempli de rêves. Antoine, de sept ans son aîné, portait déjà l'allure tranquille de ceux qui ont un peu plus vécu. Ils ne se connaissaient pas vraiment, pas encore. Mais ce jour-là, au seuil de l'église, la vie avait décidé de les réunir pour le meilleur, et pour le « pas si meilleur que ça », comme on le dit parfois avec un sourire tendre.

La cérémonie à l'église fut simple, sans éclat superflu. Quelques bouquets de fleurs, et la lumière du matin se glissait à travers les vitraux pour dessiner sur le sol des couleurs timides.

Jeannette avançait, le pas léger, vêtue d'une belle robe sans prétention mais éclatante de pureté. Ses mains tremblaient un peu, non par crainte, mais parce qu'elle savait qu'elle s'apprêtait à franchir un seuil que l'on ne retransverse pas. Antoine l'attendait, droit dans son costume blanc, le sourire discret mais vrai. Lorsque leurs regards se croisèrent, il sembla que le temps fit une pause. Deux vies, encore un peu distantes, apprenaient à s'approcher. Deux promesses, encore hésitantes, cherchaient leur place.

Les invités chuchotaient, conscients de la rapidité de cet événement mais heureux de voir ce si beau et timide couple devant l'autel comme si le bonheur fragile du moment méritait d'être protégé.

Le oui qu'ils échangèrent fut sincère, plein d'espoir, peut-être naïf, mais profondément humain.

Leur mariage fut à leur image : simple, beau, sans faste, mais rempli de cette lumière discrète qui fait les débuts authentiques. Ce jour-là, Jeannette et Antoine ne savaient pas encore tout ce que la vie leur réserverait.

Mais ils partirent main dans la main, avec la certitude d'avoir fait un premier pas. Un pas vers l'inconnu, certes, mais aussi vers l'amour, dans toute son imperfection splendide.

Le mariage de Jeannette marque l'aube d'un nouveau chapitre, où elle devient femme, puis mère.





Chantal SMITH

Hommage à ma mère



Avant le temps

Jadis était inscrit sur le fronton du temple d'Apollon dans la Grèce antique :

« Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux. »

Il se peut que je fusse moi-même un dieu dans l'océan primordial.

Avant le temps ! Il est écrit dans la genèse : le principe divin se manifesta.

Il y eut un premier jour.

Au sixième jour, il émana de lui-même l'homme à sa ressemblance.

Cet être androgyne mâle-femelle évoluait dans le jardin d'Eden, libre, heureux mais inconscient de sa propre nature.

Au milieu du jardin prônait 2 arbres majestueux :

1. L'Arbre de la Connaissance du bien et du mal.;
2. L'arbre de la vie

Dieu dit : « tu ne mangeras point de l'arbre de la connaissance, ou tu mourras. »

- « Le mythe de la tentation »

L'homme se laissa tenter, il mangea le fruit sans apprécier le goût, et ses yeux s'ouvrirent sur une réalité qu'il ne connaissait pas. Il se vit nu.

- « Mythe de la dualité : Homme – Dieu

Il devient Homme et Femme, masculin – féminin.

- Le mythe de la naissance de l'humanité ; à ce stade de cette humanité je conduis une lune dans les méandres de mon imagination.

3 L'odyssée de ma naissance

Après avoir été Homme – Dieu, spermatozoïde-ovule, Je suis devenue reflet miniature du grand Tout, projetée dans un espace limité, vers quelle destination ? Je n'en avais pas conscience. »

Dans une matrice, où j'étais logée nourrie, illusion toujours présente dans mon jardin

J'étais dans un coton ouaté bercée par une voix douce et agréable. Je m'y habituais doucement et de chenille je deviens Chrysalide

Pourtant, je n'aimais pas cette métaphore. Curieusement, j'avais un étrange pressentiment, l'espace devenant trop petit.

Puis un 27 novembre... Ce pressentiment devint une réalité.

J'allais être expulsée de ma nouvelle maison.

Je rentrais en résistance, mais je ressentais une étrange bousculade, des forces étrangères me poussaient, me retournaient.



Ces forces me dirigeaient vers un tunnel étroit et obscur.
Je me sentais seule, abandonnée par cette voix qui m'était devenue familière.

J'avais peur,
Désespérée.

Quand, tout à coup, j'entendis une voix douce, harmonieuse, qui me rassurait :
« N'aie pas peur, me disait-elle.
« Je suis ton guide. »
« Je t'attendais. »

Je compris alors qu'un élan vital me poussait à la rejoindre.
Rassurée, j'entrepris de traverser le tunnel.

Ma tête, la première, mes épaules et voilà, je n'étais plus dans ma maison. Mais où étais-je ?

Pourtant, j'aspirais le souffle, cette force dynamique qui me poussait vers la vie et d'un battement d'ailes je devins papillon.

J'entrais tout simplement dans le Grand Théâtre de la vie.

Ma quête « de qui je suis » me taraude toujours,
Mais je sais qu'un jour je ferai le chemin inverse pour rentrer à la maison





Nicole DORVILLE pour Marie VIRGILE

Une nature en vigueur



Libre dans mes pensées, dans mon être, je m'exclame avec beaucoup plus d'ardeur et de vivacité.

A l'aube, la particularité prend une dimension formelle pour tracer les lignes imaginaires qui se succèdent sans pour autant créer des obstacles à mes émotions positives.

Être en extase, établit une connexion, une ambiance qui est cohérente avec mon entourage donc je ne peux pas me situer en dehors je suis obligée de me tenir au centre car mon âme vivifie par des forces surnaturelles qu'on ne peut pas deviner ni d'en faire la distinction.

Un milieu, un moment propice qui tend à promouvoir un bien être exotique dans le but de partager un amour immense des choses virtuelles et réelles.

Voir concrètement les causes relève un défi inexplicable dans une potentialité exceptionnelle qui semblerait être exigible pour le sujet concerné.

Naquit d'une existence souhaitable par les manifestations surnaturelles contribue au passage d'une saison à une autre ce qui entraîne que dans l'ensemble, le passé avec l'instant présent ne sont pas proportionnelles pour ne pas dire qu'on est mal positionné.

Magnifique, rigoureuse soit-elle, on est en face d'une réalité impeccable, une beauté qui a une valeur intrinsèque.

Les dires et les écrits ne suffisent pas pour une telle démonstration.

Nouer le partage dans une parfaite collaboration illumine notre imagination.

Sans pour autant ne pas partir à sa rencontre, elle s'est portée volontaire.

Les mélodies, les cris, les pleurs venant de partout sont des figures emblématiques qui témoignent nos sentiments éprouvés.

Du levant au couchant je suis toujours dedans et mes jours, mes nuits suivent des progressions incalculables.

Mieux vaut d'être entouré de tout que de ne pas l'être.

Mieux vaut d'être dedans que d'être dehors.

À l'issu des catastrophes naturelles la vie dans son sens abstrait et concret ne suit pas son cours à travers celle-ci, elle suit son évolution en nous à l'envie de vouloir faire autant qu'on peut afin d'être apprécié par soi-même.

L'existence est visible et sensible face au désir car les ressentis, les émotions positives ne permettent pas d'aborder l'inexistence et d'autres part entouré de tout moralement parlant le moment vécu semble sécurisé pour éviter une déstabilisation psychique.

Rire, pleurs et crie de joie font l'avalanche d'une joie extrême.
Quelle manifestation qui tend vers une splendeur obsessionnelle !

Quel écho en continuité !
Vit la nature comme tel et reçoit la comme un cadeau venant d'un être anonyme.

Johanne PETIT CELIN



Résidence de lecture et d'écriture
du 23 au 25 novembre 2025

*Au fil des jours et des nuits,
les mots ont trouvé leur place.
Des souvenirs ont surgi,
des silences se sont transformés en phrases,
des voix longtemps retenues ont osé se dire.
Chaque nouvelle est un fragment de vie,
un regard singulier posé sur le monde,
une manière d'habiter la nuit pour y chercher la lumière.
Ces textes ne prétendent pas dire l'universel.
Ils racontent l'intime,
le fragile,
le courage d'écrire quand on ne se croyait pas légitime.
Ce recueil est une trace.
La trace d'un moment partagé,
où écrire est devenu un acte de lien,
de confiance,
et de dignité retrouvée.*

Remerciements

Nous adressons nos remerciements les plus sincères à l'ensemble des partenaires qui ont cru en ce projet dès ses débuts et qui ont rendu cette résidence intergénérationnelle d'écriture possible.

Merci à la Commission des financeurs pour la prévention de la perte d'autonomie, pour son soutien à l'action Lecture partagée des seniors, qui a permis de créer des espaces de rencontre, de parole et de lien.

Merci à :

- ❖ Monsieur Gabriel SERVILLE, Président de la Collectivité Territoriale de Guyane ;
- ❖ Monsieur Claude PLENET, Maire et Président du Centre Communal d'Action Sociale de Remire ;
- ❖ Monsieur Albert ROGIER, Directeur du Centre Communal d'Action Sociale de Remire-Montjoly ;
- ❖ Madame Marie-Christine FÉLICITÉ, Responsable de la Résidence Soleil, pour la mise à disposition d'un espace dédié à la lecture et à l'écriture partagée des seniors de Rémire-Montjoly.

Leur confiance, leur engagement et leur soutien ont permis à ce projet de voir le jour et de prendre tout son sens.

Nous remercions Madame Christiane TAUBIRA, ancienne Ministre de la Justice et Garde des Sceaux, pour sa présence lors de la soirée de lecture publique à la Médiathèque de Roura, qui a honoré cette rencontre de sa parole et de son engagement à cet atelier de lecture.

Nous adressons nos remerciements les plus sincères à toutes les participantes de la résidence, pour leur engagement, leur courage, leur sensibilité et la générosité avec laquelle elles ont confié leurs mots.

Merci aux bénévoles Nélia POLIUS, Claudine MANDÉ, qui soutiennent l'association HERBE, et qui rendent possibles, par leur confiance, des actions de terrain en faveur de la lutte contre l'isolement et l'illettrisme.

Nous remercions l'auteure Nicole Anne PARFAIT pour la relecture de ce recueil.

Puisse ces nouvelles trouver en vous une écoute attentive, et rappeler que chaque voix mérite d'être entendue.

Association HERBE

Résidence d'écriture,

Roura, les 23 et 24 novembre 2025

Dédicaces

À celle qui, un soir sur l'Oyak,
a ouvert la nuit pour que nos voix y naissent.

À celle qui, sur les rives de l'Oyak,
nous a appris à habiter la nuit ensemble.

À celle qui, un soir sur l'Oyak,
a ouvert la nuit pour que nos voix y naissent.

À celle dont la présence, au bord de l'Oyak,
a éclairé la nuit de nos voix réunies.

À celle qui, sur les rives de l'Oyak,
a fait de la nuit un lieu de parole et de lumière.

À celle qui nous a montré
qu'habiter la nuit, c'est déjà faire naître la lumière.

À celle dont la parole a traversé la nuit
et fait lever l'aube en chacune de nous.

À celle qui nous a rappelé
que la nuit peut être une demeure pour la lumière.

Crédits

Conception et coordination
Association HERBE

Impression
ARM imprimerie

Mise en page
Numovia Consulting

Avec le soutien de
Commission des Financeurs de Prévention et de Perte d'Autonomie
Collectivité Territoriale de Guyane
Centre Communal d'Action Sociale de Remire-Montjoly

© Association HERBE – 2026



À travers ces récits, des voix se dévoilent,
des souvenirs émergent,
des fragments de vie prennent forme.
Ce recueil, porté par l'Association HERBE,
rassemble des témoignages intimes
accompagnés d'illustrations générées
par intelligence artificielle.
Une traversée sensible entre mémoire et création.



VERSION NUMÉRIQUE

Retrouvez la version PDF de ce recueil en scannant le QR code ci-dessous.



<https://numovia.fr/index.php/recueil-entre-les-lignes-du-temps-association-herbe/>

(Si le QR code ne fonctionne pas, saisissez le lien ci-dessus dans votre navigateur.)